

Luis Sepúlveda

L'Ouzbek muet

et autres histoires clandestines

Métailié 

Luis Sepúlveda

L'Ouzbek muet et autres histoires clandestines

Il était une fois, dans les années 60 du siècle dernier, des pays où la politique occupait une place primordiale dans la vie des jeunes gens. Au Chili comme ailleurs, le langage était codé et les slogans définitifs. Mais on est très sérieux quand on a dix-sept ans à Santiago du Chili et qu'on s'attaque au capitalisme avec un succès mitigé. On peut monter une opération contre une banque pour financer une école et utiliser toute la logistique clandestine pour trouver du lait en poudre pour empêcher un bébé de pleurer ; chanter *Blue Velvet* en plein hold-up pour que les clients présents dans la banque n'aient pas peur ; se tromper d'explosif et rentrer à pied ; préférer la musique américaine à la dialectique marxiste pour séduire les filles ; apprendre le taekwondo qui rend les Coréens du Nord invincibles et trouver contre leur champion des solutions créatives…
En état de grâce littéraire, Luis Sepúlveda nous raconte ces histoires irrésistiblement drôles et tendres en hommage à un temps où on pouvait rêver "d'être jeune sans en demander la permission".

Luis SEPÚLVEDA est né au Chili en 1949 et vit actuellement dans les Asturies, en Espagne, après avoir habité Hambourg et Paris. Il est l'auteur, entre autres, du *Vieux qui lisait des romans d'amour*, de *Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler*, des *Roses d'Atacama*, de *La Folie de Pinochet*, de *L'Ombre de ce que nous avons été* et d'*Histoires d'ici et d'ailleurs*. Ses livres sont traduits dans 50 pays.


©Daniel Mordzinski

COUVERTURE
Design VPC
Photo © DR

Titre original : *El uzbeko mudo y otras historias clandestinas*

ISBN : 979-10-226-0363-8
ISSN : 0291-0154

Luis SEPÚLVEDA

L'Ouzbek muet et autres histoires clandestines

Traduit de l'espagnol (Chili) par Bertille Hausberg

Éditions Métailié

Le soldat Tchapaïev à Santiago du Chili

À mes camarades militantes et militants des Jeunesses communistes du Chili et de la Fédération des jeunes socialistes car, ensemble, nous avons partagé le beau rêve d'être jeunes sans en demander la permission.

Au début du mois de décembre 1965, nous avons appris que le cardinal nord-américain Francis Spellman justifiait et bénissait la guerre d'extermination au Viêtnam, qu'il considérait comme une croisade en faveur de la foi chrétienne. C'était l'été à Santiago du Chili. Il faisait nuit dans le quartier de Vivaceta. La soirée était chaude à la sortie du syndicat de l'entreprise textile Vestex et les militants des groupes “Maurice Thorez” et “Nguyen Van Troi” des Jeunesses communistes du Chili retiraient les drapeaux rouges de la scène après un énorme meeting de solidarité avec le Viêtnam.

J'ai appris la nouvelle par le camarade Marcos alors que nous dévorions des sandwichs jambon avocat en rêvant d'une bière inexistante, car nous les militants des Jeunesses communistes du Chili nous ne buvions jamais d'alcool en public.

Après avoir déposé les drapeaux rouges, les pancartes et les exemplaires restants de *Gente Joven*, le journal des Jeunesses communistes du Chili, dans le local du parti près du vieux cinéma Nacional de l'avenue Independencia, le camarade Marcos a relu la nouvelle publiée dans *El Siglo*, le journal du PC, et a dit à haute et intelligible voix que nous devions faire quelque chose, sans préciser quoi, mais j'étais d'accord et j'ai ajouté qu'il fallait agir vite.

Le camarade Marcos a approuvé, assuré avec conviction que c'est aussi ce qu'aurait pensé le valeureux soldat Tchapaïev, et nous sommes rentrés chez nous car nous devions aller en cours le lendemain et c'était l'époque des examens.

Le jour suivant, le camarade Marcos m'attendait à la salle de billard Roma, le seul endroit où on laissait entrer les moins de dix-huit ans. Comme toujours, nous

avons fait quelques parties autour d'une table au tapis vert décoloré par les années. Ensuite, comme le camarade Marcos était le secrétaire politique de la cellule “Nguyên Van Troi” et moi celui de la “Maurice Thorez”, nous avons fait l'analyse politique de l'acte solidaire de la veille et, pour la première fois, nous avons découvert que nous étions déconcertés, que toute notre énergie était dirigée vers ce “faire quelque chose” pour répondre à la provocation du cardinal Spellman.

– Ton grand-père l'anarchiste, il t'a appris comment on met le feu aux églises ? m'a demandé le camarade Marcos.

– Non, et je ne crois pas que cette idée plairait au parti, lui ai-je répondu.

Alors le camarade Marcos m'a parlé des alliances de classe nécessaires dans les moments cruciaux de la vie politique, alliances d'autant plus nécessaires au moment de passer à l'action révolutionnaire.

– Que ça reste entre nous : je suis en train de lire Trotski, *La Révolution permanente*, et Léon Davidovitch conseille d'anticiper les événements, m'a avoué le camarade Marcos.

– Lénine le dit aussi dans *L'État et la Révolution*, ai-je ajouté pour affirmer la pureté idéologique des Jeunesses communistes.

– Le fait est que les socialistes veulent eux aussi faire quelque chose, et, demain, nous allons rencontrer le camarade Tino, a dit le camarade Marcos.

Le camarade Tino était secrétaire de la cellule “Marmaduque Grove” de la Fédération des jeunes socialistes. Je n'aimais pas les camarades de la FJS, leur manque de discipline et leur habitude de se vanter de leur double appartenance ne me plaisaient pas. Par exemple, Tino lui-même était dirigeant de la FJS et d'un groupe appelé les “Militants rouges”. J'aimais Salvador Allende et je ne m'expliquais pas pourquoi un leader de son importance n'était pas communiste.

Surtout, je n'aimais pas Tino parce qu'il avait une mobylette Sachs sur laquelle il promenait, étroitement enlacées à sa taille, les plus jolies camarades des JJCC et de la FJS du quartier de Vivaceta. Et même certaines militantes de la phalange “Teilhard de Chardin” de la Jeunesse démocrate chrétienne. Je n'aimais pas Tino mais sa sœur me plaisait.

La réunion a eu lieu chez Tino. Une dame sympathique a ouvert la porte, nous a fait entrer et nous a offert un siège dans un living dépourvu du moindre objet de décoration prolétaire. De la cuisine sortait l'arôme incomparable d'un *pan de pascua* 1 tout juste sorti du four. Tino est arrivé et nous a conduits dans sa chambre.

– Une petite bière ?

Devançant le camarade Marcos qui s'apprêtait à accepter, j'ai refusé l'invitation en indiquant que les militants des JJCC ne buvaient pas d'alcool quand ils étaient en

mission.

– C'est vrai. J'ai oublié que vous étiez sur le chemin de la sainteté, a dit Tino en ouvrant une bouteille de Pilsener.

La décoration de sa chambre ne montrait, elle non plus, aucune référence prolétaire si ce n'est le drapeau du parti socialiste, rouge, avec une carte de l'Amérique du Sud et une hache indienne au milieu du continent. Dans sa bibliothèque, pas un seul des classiques de la lutte des classes mais, par contre, un exemplaire de *Les Enfants de Sánchez* d'Oscar Lewis, *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon et *Les Fondements du marxisme* de Julio César Jobet. Une grande banderole du Colo Colo[2] occupait tout le mur derrière le lit et son bureau était à moitié couvert de revues sur les motos.

Tino nous a offert des Lucky Strike que j'ai refusées en sortant mon paquet de Baracoas. Le camarade Marcos a accepté une cigarette de l'impérialisme et, suivant les instructions de Tino, l'a chauffée à la flamme d'une allumette avant de la fumer. Le climat est devenu décadent et petit-bourgeois.

– On devrait, je crois, faire un rapport sur les raisons politiques de cette réunion, ai-je indiqué.

– Arrête tes salades. On est d'accord, il faut faire quelque chose et je sais quoi. Le reste, c'est du baratin, a dit Tino, et il a sorti d'un tiroir de son bureau un tube métallique fermé par deux gros bouchons vissés.

Je me préparais à ajouter que la discipline militante exigeait de faire une analyse objective de la situation comme le conseillait l'expérience historique, et je voulais ajouter que, à la douma de Saint-Pétersbourg, bolcheviks et mencheviks avaient discuté soixante-douze heures avant d'appeler les masses russes à l'insurrection, mais la porte s'est ouverte et Genoveva, la sœur de Tino, est apparue.

– Les enfants, vous ne voulez pas aller dans la cuisine manger une tranche de *pan de pascua* ? nous a-t-elle proposé avec un sourire irrésistible.

– Plus tard, nous sommes occupés, a répondu Tino.

Ignorant l'emphase de ses paroles, je me suis levé et, avant de sortir, j'ai dit au camarade Marcos qu'il était le mieux placé pour continuer.

Dans la cuisine, de nombreux *pan de pascua* étaient alignés sur la table. Ça sentait la vanille, les fruits confits, la cannelle et le shampoing de Genoveva. Elle m'a raconté qu'ils faisaient tous les ans ces gâteaux selon la recette de ses grands-parents pour les offrir à la famille et aux voisins, et m'en a servi une grosse tranche.

– Je t'ai vu, camarade, tu fais partie des JJCC.

– Moi aussi je t'ai vue avec la FJS, je sais quel est ton lycée, que tu vas voir des films espagnols au ciné España et que tu participes aux travaux volontaires.

– Et comment tu peux savoir autant de choses sur moi ? a-t-elle demandé en s'asseyant à mes côtés.

– Tu aimes le cinéma soviétique ? La littérature soviétique ? Tu as lu *Et l'acier fut trempé* ?

– Je préfère les films romantiques et les livres qui font pleurer. En ce moment je lis *L'Enfant qui devint fou d'amour* d'Eduardo Barrios.

Quand nous avons quitté la maison de Tino, le camarade Marcos s'est mis à marcher plus vite que d'habitude. Il avait un paquet dans la main droite et, de la gauche, me faisait signe de ne pas poser de questions, d'attendre d'en parler tranquillement chez lui.

Je n'avais pas l'intention de l'interroger, je ne désirais qu'une seule chose en ce moment : marcher lentement, très lentement, sur un rythme en accord avec l'état proche de la lévitation qui était le mien. Genoveva avait accepté mon invitation à aller au cinéma faite la bouche pleine de *pan de pascua*.

Il m'a semblé curieux de ne pas prendre la direction du local des JJCC, lieu conseillé par la discipline pour qu'il me raconte toute sa conversation avec Tino et, presque en courant, je l'ai accompagné jusqu'à ce qu'il retrouve une respiration normale, assis sur son lit.

– Nous sommes tombés d'accord sur une action révolutionnaire commune, a dit le camarade Marcos.

– Pas sans en informer d'abord le comité local, lui ai-je rétorqué.

– En cet instant, des milliers de camarades meurent au Viêtnam. Il faut parfois appliquer la politique du fait accompli.

– C'est de l'aventurisme petit-bourgeois. Le parti est l'avant-garde du prolétariat et seul le parti décide des actions, ai-je déclaré avec emphase.

– Si tu as la frousse, laisse tomber.

– Camarade, le poison trotskiste te fait oublier la discipline.

– Non, connard, il faut s'engager à fond. Et puis, abandonner une discussion politico-militaire pour aller manger du gâteau avec une nana, ça, c'est enfreindre la discipline révolutionnaire, a-t-il dit en déposant sur le lit le tube que nous avait montré Tino.

C'était un pétard énorme. Le camarade Marcos a dévissé un des bouchons et j'ai vu qu'il était rempli de poudre noire.

– Il y a assez de poudre pour provoquer une grosse explosion. À nous de fabriquer une mèche à retardement, de poser la bombe dans le lieu choisi pour l'action et de l'activer.

– Et que font ceux de la FJS ? ai-je demandé rongé par la contradiction entre les minutes passées avec Genoveva et la réunion que j'avais quittée sans mesurer les conséquences.

– Ils se chargent de l'infrastructure de transport.

– La mobylette de Tino ? Mais c'est une des plus petites cylindrées. Il s'en sert pour que les minettes se serrent contre lui quand il les emmène faire un tour.

– L'affaire est en marche et on ne peut pas reculer. Maintenant on doit s'occuper de la mèche, a dit le camarade Marcos.

– Et tu sais fabriquer une mèche ?

– On trouvera bien une idée, a-t-il répondu, et il s'est mis à chercher dans ses livres jusqu'au moment où il est tombé sur le *Manuel du guérillero urbain* du commandant Estrada.

La deuxième réunion avec Tino a eu lieu, à sa demande, sur les gradins du stade de foot de Chilectra. L'équipe de la compagnie d'électricité et celle du syndicat de l'usine textile Vertex disputaient une des dernières parties avant Noël. Vu la date, il n'y avait pas beaucoup de spectateurs et on s'est assis pour définir la première action révolutionnaire commune entre les Jeunesses communistes du Chili et la Fédération des jeunes socialistes. Nous allions marquer l'histoire.

D'après le camarade Marcos, l'ambassade des États-Unis semblait l'endroit le plus indiqué, possibilité que j'ai immédiatement écartée car le parti défendait la coexistence pacifique entre les deux grandes puissances.

– En plus, ça grouille de flics, a dit Tino non sans raison : depuis le début des manifestations contre la guerre du Viêtnam, un gros contingent de carabiniers veillait jour et nuit sur l'ambassade.

L'une des équipes a marqué un but et plusieurs joueurs se sont précipités sur l'arbitre. Nous nous sommes associés à leurs cris en espérant que cette poussée d'adrénaline nous permettrait d'entrevoir un objectif. Le problème était grave, on avait une bombe mais aucun endroit où la faire exploser. On se trouvait devant un problème semblable à celui de Lénine à Zurich. Vladimir Ilitch avait beaucoup d'idées en tête mais à qui en parlait-il ? Aux Suisses ?

– Quelque chose me préoccupe, a dit Tino.

– Parle, camarade, un dialogue constructif permet de résoudre les contradictions au sein du peuple, a déclaré le camarade Marcos.

– Vous parlez comme des prédicateurs. Vous appelez votre secrétaire général mon révérend ? Ce qui me préoccupe c'est que ma sœur a tapé dans l'œil de ce connard. Et ça ne me plaît pas, je vous le dis, ça ne me plaît pas du tout.

– La camarade Genoveva est libre de choisir ses amis du moment que ça ne nuit pas aux intérêts de classe, ai-je rétorqué.

– Et en avant les prêchi-prêcha. Alléluia, ducon ! Tu l'as invitée au cinéma sans me demander la permission. C'est grave, connard, dans la FJS on n'agit pas de cette manière.

Le camarade Marcos a suggéré :

– Le camarade a raison. Tu devrais, je crois, faire ton autocritique.

Une autocritique. Je savais que c'était en quelque sorte la pierre philosophale du comportement communiste, une confession mais sans le cynisme du dévot qui susurre ses péchés à son confesseur. Une autocritique se faisait à haute voix, les yeux dans les yeux de l'inquisiteur. De plus, elle s'accompagnait de la ferme intention de corriger sa trajectoire, de ne pas en remettre une couche. Mais, comme les rituels sont antérieurs aux hommes dotés d'un cerveau d'homme, j'ai dû avaler la pilule amère de l'orgueil.

– Je reconnais ne pas avoir agi correctement, je n'ai pas respecté la morale prolétaire et je m'engage à ne pas répéter cette erreur. Camarade, tu me permets d'emmener ta sœur au cinéma ? Au Pacífico, on passe un excellent film soviétique.

– D'accord. Les choses sont faites dans les règles, j'accepte ton autocritique mais ma sœur doit rentrer à la maison à onze heures au plus tard. Où en étions-nous ?

Le camarade Marcos a fait une synthèse. Elle commençait par la provocation yankee dans le delta du Mékong, passait par les déclarations du cardinal Spellman et finissait par la description de la mèche fabriquée avec de la gaze, de la colle et du phosphore des allumettes Copihue, suivant une formule trouvée dans *Mécanique populaire*.

– J'étudie l'anglais au Centre culturel nord-américain, a dit Tino.

Cet aveu sans raison m'a stupéfait. Apparemment, le libéralisme des militants de la FJS n'avait pas de limites, ils fraternisaient avec l'ennemi de l'humanité sans la moindre vergogne.

– Et ? l'a encouragé à poursuivre le camarade Marcos.

– La nuit, il n'y a pas un chat. La dernière activité se termine à vingt et une heures et à vingt-trois heures le gardien ferme le portail à clé et ne revient pas avant le lendemain matin à sept heures. C'est un portail à deux battants, en bois très épais avec deux têtes de lion en bronze pour heurtoir. La bombe peut parfaitement entrer dans la gueule d'un des lions.

En sortant du stade, nous avions enfin trouvé le théâtre de notre action révolutionnaire et moi je pouvais aller avec Genoveva voir le *Hamlet* soviétique avec Innokenti Smoktounovski dans le rôle du prince danois comme personne d'autre ne

l'interprèterait jamais et une musique de Chostakovitch qui vous entrait dans les veines.

Nous nous dirigions vers la route panaméricaine dans l'intention de manger une de ces pastèques, très grosses et juteuses, que les paysans de Santiago vendaient au pied de leurs camions, quand le vrombissement de la moto de Tino nous a fait tourner la tête.

Non, décidément, Tino me plaisait de moins en moins. D'énormes lunettes des motards de l'Afrika Korps lui couvraient la moitié du visage. Arrivé à notre hauteur, il a arrêté son engin, nous a observés sans enlever ses lunettes et nous a dit :

– J'ai oublié quelque chose d'important.

– On t'écoute, a répondu le camarade Marcos.

– On doit agir cette nuit car demain je pars à la campagne. Mon père a un petit champ de tomates et je dois me charger de la cueillette. Je passe vous prendre à minuit sur la place Santa Ana.

– Je ne vois pas la relation entre une action révolutionnaire et les tomates de ton père, ai-je fait remarquer.

Il m'a répondu :

– Les tomates sont rouges.

Il s'apprêtait à filer sur sa machine vrombissante mais Marcos lui a coupé la route et lui a dit d'une voix solennelle :

– Toute action révolutionnaire porte un nom de code et les militants qui y participent ne se connaissent que par leur nom de guerre. Je propose que l'action s'appelle “opération Vo Nguyen Giap”.

– Dans quel club joue ce mec ? a demandé Tino toujours caché derrière les carreaux de l'Afrika Korps.

– C'est le grand stratège du peuple vietnamien, s'est exclamé Marcos piqué par le libéralisme insolent de Tino.

– C'est bon. C'est bon, comme vous voudrez. Et pour le nom de guerre, comment je dois vous appeler ?

Le camarade Marcos s'est pris le front, a réfléchi pendant une longue minute avant de dire que son nom de guerre était Tchapaïev. J'ai fait comme lui et me suis mis à chercher parmi les références dignes de mon admiration. Écartant Sandokan et Capitaine Nemo, j'ai choisi Pavel Korchagin, le héros komsomol de *Et l'acier fut trempé*.

C'était maintenant au tour de Tino. Il n'a pas mis plus de deux secondes pour nous faire savoir que son nom de guerre était Chamaco Valdés.

Scandalisés, nous nous sommes écriés :

– Mais c'est un footballeur, il ne prend pas part à la lutte sociale.

– Chamaco se bat comme un lion sur le terrain. À minuit, sur la place Santa Ana.

Et Tino a pris le large dans le bruit assourdissant de sa mobylette.

À vingt-trois heures quarante-cinq les camarades Tchapaïev et Pavel, après s'être assis sur un des bancs de la place Santa Ana, ont allumé une cigarette et récapitulé minutieusement leur plan d'action.

Quand Chamaco Valdés arriverait, ils se salueraient d'un signe puis ce dernier se rendrait à l'angle des rues Agustinas et San Martín sur sa mobylette. Il vérifierait que le portail du Centre culturel nord-américain était fermé et, si tout se passait comme prévu, il attendrait, moteur en marche, ses deux camarades qui glisseraient l'explosif dans la gueule de l'un des lions et allumeraient la mèche. Après quoi ils s'éloigneraient tous les trois sur sa bécane avant la déflagration. Ensuite, ils se sépareraient, les camarades Tchapaïev et Pavel iraient jusqu'aux cabines téléphoniques de la place d'Armes munis des jetons de cuivre nécessaires à leur fonctionnement et appelleraient le journal *El Clarín* pour les informer de l'action révolutionnaire réalisée contre l'impérialisme américain. En quelques heures, la nouvelle ferait le tour du monde et parviendrait aux oreilles des valeureux combattants du Viêt-cong. Les enfants de Hô Chi Minh sauraient qu'ils n'étaient pas seuls dans leur combat et que les camarades chiliens s'attaquaient furieusement eux aussi à l'agresseur impérialiste.

Le plan a été réalisé point par point. Chamaco Valdés s'est arrêté à minuit pile face à la place Santa Ana puis a poursuivi sa route en direction de l'objectif. Dix minutes plus tard, les camarades Tchapaïev et Pavel, arrivés devant l'élégant portail de bois, se préparaient à poser l'engin dans la gueule de l'un des lions en bronze.

– Putain de putain, a ragé le camarade Marcos.

– Les putes c'est pour plus tard, maintenant allume la mèche et partons, a murmuré Tino sur sa mobylette en marche.

Le camarade Marcos a quasiment crié :

– Les gueules des lions ne sont pas creuses, elles sont juste dessinées, bordel !

– Le heurtoir, mets le truc sous le marteau, a de nouveau murmuré Tino.

C'est ce que nous avons fait. J'ai soulevé un des marteaux et le camarade Marcos a glissé le tube d'acier en dessous. On a réussi à le faire tenir et on a allumé la mèche d'où ont aussitôt jailli des étincelles bleues.

Les Vietnamiens ont vaincu les Français à Diên Biên Phu après beaucoup de difficultés. C'est ce que je pensais pendant qu'on s'installait sur la petite mobylette

Sachs, plus appropriée pour promener les filles du quartier que pour permettre de quitter les lieux à trois combattants qui avaient du mal à s'asseoir sur la selle minuscule.

Mao a dit qu'une étincelle peut mettre le feu à la plaine, Trotski a écrit que l'histoire peut parfois faire des embardées maléfiques, Lénine a fait remarquer que pour brillante que soit l'analyse empirique, la réalité têtue des faits s'impose toujours. Et le fait le plus têtu c'est que le heurtoir a cédé sous le poids du tube d'acier qui est tombé et a roulé vers nous en lâchant ses dernières étincelles bleues.

Presque cinquante ans plus tard, je n'arrive pas à me rappeler avec précision le micro instant de l'explosion. Je sais seulement qu'on s'est retrouvés assis au milieu de la rue, les oreilles bouchées par un truc épais, entourés d'une fumée qui sentait la poudre et le caoutchouc brûlé tandis que la petite mobylette de Tino flambait tout près de nous.

Les gens ont commencé à arriver. Ils parlaient d'une fuite de gaz et nous conseillaient de ne pas bouger avant l'arrivée d'une ambulance. Mais les carabiniers se sont pointés avant et, s'il y a une chose dont je me rappelle parfaitement, c'est la stupéfaction d'un jeune officier de la police chilienne quand il nous a entendus évoquer la convention de Genève et exiger le traitement réservé aux prisonniers de guerre.

L'opération Vô Nguyên Giap n'est jamais parvenue aux oreilles des combattants du Viêt-cong. Tino a pleuré la perte de sa mobylette, Marcos a été envoyé à Concepción par sa famille et moi je ne suis jamais allé voir *Hamlet* avec Genoveva.

L'Ouzbek muet

Il y a dix ans, Rodrigo m'a donné des détails sur cette histoire dans la gare centrale de Genève. Par une température de moins dix degrés son récit m'a fait rire et pleurer. Quand on s'est séparés je lui ai donné dix ans pour l'écrire faute de quoi je le ferais moi-même.

On s'est donné l'accolade. Rodrigo, cet incomparable Péruvien, est retourné s'occuper de sa librairie et moi j'ai pris le train pour Paris.

Ce qui suit essaie d'être fidèle mais ne peut surpasser le récit de mon ami.

Les Latino-Américains arrivaient à l'Université de l'Amitié entre les Peuples Patrice Lumumba pour deux raisons : une bourse accordée aux militants des Jeunesses communistes dans leur pays d'origine ou celle obtenue par leurs parents grâce à des amis communistes et dont le but primordial était d'éloigner leurs enfants de l'irrésistible invitation à la révolution représentée par Cuba et les guérilleros qui se battaient dans les forêts et les villes latino-américaines. La plupart des jeunes venus à Moscou pour étudier dans une des deux universités, la Lumumba ou la Lomonossov, étaient des fils de petits-bourgeois, progressistes ou non, et, paradoxalement ou non, la patrie du socialisme éduquait et veillait à la sécurité des petits-bourgeois de demain.

Cela dit, à leur arrivée, les Latino-Américains étaient décidés à mettre à profit l'offre généreuse de la patrie soviétique, le moral communiste au beau fixe et l'esprit d'émulation bien installé dans les cœurs. Ils avaient tous lu le *Poème pédagogique* de Makarenko et se préparaient à atteindre un objectif : apprendre pour servir le peuple.

Quand je dis tous, je parle des Latino-Américains d'en dessous de la ligne équatoriale car ceux d'au-dessus, des jeunes venus de pays aux climats chauds, dotés d'une démarche souple et d'une grâce que ceux du Sud finissaient par envier, pensaient différemment. Les camarades soviétiques féminines préféraient apprendre

à danser la cumbia, la salsa et le merengue plutôt que d'assister aux récitals de poésie sociale des soirées de ceux venus de plus au sud. Elles étaient insensibles au son nostalgique de la *quena* joué par un étudiant bolivien, à la richesse sentimentale d'une valse chantée par un Péruvien, aux chansons de Leonardo Fabio entonnées par les Argentins, aux milongas entre deux matés passant de main en main dans les dortoirs des Uruguayens ou aux accords lents et mélancoliques d'un Chilien capable d'arracher des soupirs à une guitare. Mais il suffisait qu'un Dominicain, un Cubain, un Colombien de la côte, un Vénézuélien de Maracay prennent deux cuillères et les agitent en rythme au cri de *sabor !* pour que les jeunes filles soviétiques brûlent de frénésie tropicale. Et que dire des Brésiliens capables de produire une musique insidieuse et excitante y compris avec les sourcils si c'était nécessaire ?

Rien de tout cela n'avait échappé à Ramiro, péruvien de pure souche, et dès son entrée dans le parc ouvert de Mikloukho-Maklaï à la recherche du Krest, l'édifice en forme de croix où les étudiants s'inscrivaient dès leur arrivée à Moscou pour recevoir le premier versement en liquide de 90 roubles et la liste des horaires de cours, il décida d'éviter ceux d'en dessous de l'équateur, de cacher ses talents de virtuose de la *quena*, de la flûte de Pan et autres instruments andins et de fréquenter les jeunes fêtards des Caraïbes.

Il employa sa première semaine de “lumumbiste” à s'inscrire aux cours intensifs de russe et à découvrir ce Moscou quasi automnal en compagnie d'un Cubain et d'un Haïtien dont la couleur de peau provoquait stupeur et admiration.

Ramiro les encourageait :

– Il faut trouver le café Pouchkine et chercher la fameuse Nathalie. Si ça a marché pour Bécaud pourquoi pas pour nous ?

Ils n'entrèrent jamais au café Pouchkine car une simple tasse de thé coûtait le dixième de leur bourse. Ils se débrouillèrent pour entrer en contact avec un fournisseur de vodka faite maison efficace pour se masser les pieds quand ils menaçaient de geler et pour boire à petites gorgées, avec d'horribles grimaces, en regrettant la rondeur du bon pisco andin et du rhum des Caraïbes.

Un après-midi particulièrement glacial, ils s'en prirent à Gilbert Bécaud. Il le sortait d'où l'argent pour inviter la fameuse Nathalie à boire un chocolat au café Pouchkine ? Peut-être un Cacolac, mais pas un chocolat. Mais faire l'amour en parlant en français de la révolution d'Octobre, ça devait être extraordinaire.

– Fortiche, le Français, dit Ramiro.

– Français de merde, décréta le Cubain.

– J'ai plus de chance que vous, je parle français, assura le Haïtien.

– Il ne nous reste plus qu'à aller à Prague, conclut Ramiro.

Dans ses maigres bagages, il y avait une carte d'Europe où il avait tracé une ligne droite entre Moscou et Prague. Paris ne l'intéressait pas en tant que lieu de plaisir et de distraction et l'idée de vérifier s'il était vrai qu'il y pleuvait le jeudi comme l'avait assuré César Vallejo dans un de ses poèmes ne le séduisait pas non plus. Il voulait aller à Prague car, à la bibliothèque San Marcos de Lima, il avait eu l'occasion d'écouter une conversation informelle enregistrée au début des années 60 entre deux immenses poètes : le Salvadorien Roque Dalton et le Péruvien Javier Heraud. Sur cette cassette, tous deux électrisaient les étudiants en leur parlant de Prague, le paradis socialiste, le ciel prolétaire, le jardin d'Éden des révolutionnaires car, dans la Constitution de la République socialiste de Tchécoslovaquie, le péché n'existait pas et les jeunes filles de Prague appliquaient ce principe à la lettre.

– Même si c'est le dernier voyage de votre vie, allez à Prague, conseillaient les deux poètes à la fin de l'enregistrement.

Le voyage à Prague était impératif et Ramiro l'avait bien étudié. Le plus difficile, c'était les autorisations de sortie de l'Union soviétique et les visas pour la Pologne, la République démocratique d'Allemagne et la Tchécoslovaquie.

Mais rien n'est impossible à un Péruvien décidé à aller à Prague.

Les permis et les visas une fois obtenus, on prenait un train à Moscou, on en changeait à Minsk, Biélorussie, on continuait jusqu'à Bialystok, en Pologne, où on changeait de nouveau de train, le voyage se poursuivait jusqu'à Varsovie puis à Dresde en RDA pour monter finalement dans l'express pour Prague. Environ deux mille kilomètres en quatre ou cinq jours. Mais qu'est-ce que deux mille kilomètres pour un Sud-Américain !

Alors qu'ils élaboraient des plans pour aller à Prague en buvant à la bouteille des gorgées de vodka, ils furent interrompus par deux étudiantes russes, des anges blonds aux yeux de lapis-lazuli qui distribuaient des invitations à une fête.

– Venez sans faute, il y aura de la bonne musique car le Chilien sera là, dit l'une.

– Oui, le Chilien ! répéta l'autre.

Une fête et un Chilien roi de la soirée. Les deux choses n'ont rien à voir ensemble. Comment les relier de façon dialectique ? se dit Ramiro.

– Cette vodka est dangereuse, elle nous fait entendre de drôles de choses, décréta le Cubain.

Mais une fête est une fête et Ramiro y assista. Il fit ainsi la connaissance du Chilien, un type de la nomenklatura, un “non-lumumbiste”, un VIP, un étudiant de la Moskovskii gosudarstvennyi universitet imeni M. V. Lomonosova, c'est-à-dire la Lomonossov, un de ceux qui suivaient les cours en plein centre de Moscou et

regardaient la ville depuis le gratte-ciel blanc dressé au sommet de la Vorobiovy Gory, la colline aux moineaux. Un étudiant de la Lomonossov ne buvait pas de tord-boyaux en projetant un voyage à Prague et, même s'il n'existait pas de rivalité ouverte entre les deux universités, il était de notoriété publique que les lumumbistes jouissaient d'une certaine renommée sans rapport avec le prestige moral qu'on attendait des hôtes de l'Union soviétique.

Dans le pays de l'égalité, certains étaient plus égaux que d'autres. Les étudiants des deux universités percevaient tous la même bourse mensuelle de 90 roubles mais ceux de la Lomonossov recevaient en plus des vêtements, des livres, de la culture, des repas et des hébergements de premier choix. Par contre, les lumumbistes devaient tout acheter avec la même somme en tirant la ficelle et en traficotant avec tout ce qui leur tombait entre les mains.

Un étudiant de la Lomonossov vous invitait à boire un coup de bonne Stolichnaya. Un lumumbiste offrait une bouteille enveloppée de papier journal de “$H_2O + CH_3-CH_3-CH_2OH$”, c'est-à-dire de l'eau et de l'éthanol à peine distillé.

Pendant la fête, Ramiro s'approcha du Chilien qui ne chantait pas, ne jouait pas de la guitare, ne dansait pas mais possédait un appareil qui rendait sa présence indispensable dans toutes les fêtes : un tourne-disque Dual, de l'Allemagne capitaliste, portable, en forme de valise qui, en s'ouvrant, se transformait en platine avec deux haut-parleurs stéréo. De plus, il était propriétaire d'un classeur dans lequel étaient rangés les 33 tours du meilleur rock des années 60 et 70. De Little Richard à Chubby Checker, d'Elvis à The Mamas and the Papas, et naturellement des Beatles et des Rolling Stones. Ce Chilien avait entre les mains toute la décadence honnie de l'Occident et en tirait parti en louant ses services de premier disc-jockey dans l'histoire du socialisme pour les fêtes des étudiants et des professeurs.

Ramiro et le Chilien sympathisèrent. Entre deux verres, il lui raconta que quelques semaines avant de quitter Santiago, un de ses oncles lui avait offert ses économies pour qu'il puisse parcourir l'Europe avant d'aller à Moscou. Aux dires de ce généreux parent, ne pas visiter Paris, Rome, Amsterdam était une bêtise ; la seule condition était de ne pas mettre les pieds dans l'Espagne de Franco. À Francfort il avait acheté le tourne-disque, les disques et, à la grande admiration de Ramiro, Prague avait fait partie de son itinéraire pré-moscovite.

– Ah, les Tchèques ! Il n'y a pas de mots pour en parler. Comme elles ne connaissent pas le péché, elles sont toujours innocentes. Ah, les Tchèques ! soupirait le Chilien, et Ramiro sentait grandir en lui sa détermination d'aller à Prague.

Tout en accompagnant le Chilien dans les fêtes – ils se remplaçaient mutuellement quand l'un d'eux devait s'éloigner pour répondre aux inquiétudes musicales d'une camarade soviétique –, Ramiro termina le cours intensif de russe et s'inscrivit officiellement à la faculté de géologie et de génie civil. Le Pérou et le prolétariat péruvien avaient besoin de géologues et d'ingénieurs pour ses richesses minières usurpées par les intérêts impérialistes. C'est ce qu'il avait écrit dans sa lettre de motivation.

Un jour de janvier, par 20 degrés au-dessous de zéro et sous un magnifique ciel bleu, il apprit par courrier qu'il était accepté. Dans deux semaines il allait commencer ses études d'ingénieur des mines à Tachkent, en Ouzbékistan.

On pouvait aller en avion de Moscou à Tachkent. Un Tupolev des années 70 mettait huit heures pour relier les deux villes, mais Ramiro était un lumumbiste et, au secrétariat de l'université, on lui remit les billets pour voyager en deuxième classe dans le Transsibérien.

Il laissa derrière lui le beau campus de la Mikloukho-Maklaï, Moscou, et, sans cesser un instant de se sentir comme le docteur Jivago, il regarda, assis sur son siège de bois, le paysage uniforme, blanc et alanguissant traversé par le train jusqu'à Volgograd. Cinq jours plus tard et toujours à travers le même paysage, il arrivait à Karakoum, au Turkménistan, deux jours encore et il atteignait Achgabat, la capitale d'où il poursuivit sa route vers le sud-est pendant trois autres jours jusqu'à Boukhara, puis de là, à la ville mythique de Samarkand. Quatorze jours après avoir quitté Moscou, le Transsibérien s'arrêta dans la gare de Tachkent, capitale de l'Ouzbékistan. Prague s'était maintenant éloignée de 3 700 kilomètres supplémentaires.

À la faculté de géologie de Tachkent, les priorités de Ramiro commencèrent à changer. Les professeurs, tous ouzbeks, parlaient un russe très difficile à comprendre pour un Péruvien qui n'avait suivi que trois mois de cours intensifs. Il n'y avait pas un seul Latino-Américain avec lequel parler dans sa langue maternelle. Un secrétaire de l'université, ému par sa situation, lui donna les coordonnées d'un Espagnol arrivé pendant la Seconde Guerre mondiale. Ramiro alla le voir mais cet octogénaire, asturien d'origine, avait même oublié l'alphabet espagnol et passait de l'ouzbek au karakalpak, les deux langues parlées en terre ouzbek.

Ramiro cessa de rêver de Prague et des jeunes filles tchèques. Il ne souhaitait qu'une chose : revenir à Moscou. Peu lui importait de savoir si le café Pouchkine existait et si la fameuse Nathalie ne faisait l'amour avec Gilbert Bécaud qu'en parlant de la révolution d'Octobre.

Il découvrit que les Ouzbeks étaient insensibles au froid glacial et au vent ou ne s'en rendaient pas compte. Il allait à la fac vêtu de toute sa garde-robe, essayait de comprendre quelque chose au russe parlé par les professeurs, tentait de ne pas s'endormir dans la salle à cause du froid et tomba dans un tel état de mélancolie qu'en cherchant du linge supplémentaire dans sa valise, il trouva la *quena* achetée dans un marché aux puces de Lima et qu'il avait à peine utilisée depuis son arrivée en Union soviétique.

Reclus dans sa chambre minuscule de la résidence des étudiants internationaux – Tadjiks, Turkmènes, Kirghizes, Kazakhs, et même quelques Afghans –, Ramiro couvert jusqu'aux oreilles, laissait échapper de sa *quena* de tristes et mélancoliques mélodies andines.

Avec 90 % de musulmans, impossible de trouver un peu d'alcool, plus difficile encore de rencontrer une femme. Ramiro en arriva à craindre pour sa capacité à imaginer une femme à poil, comprit l'angoisse qui avait conduit Enrique Adoum à écrire *Entre Marx et une femme nue*, se mit à détester le yaourt et la viande d'agneau, sentit qu'un lien chéri et latino-américain se brisait en lui et décida de chercher de l'aide.

Alors qu'il errait, transi de froid, il tomba par le plus grand des hasards sur une petite église orthodoxe. Le pope parlait en russe, c'était un vieux Géorgien exilé sur ces terres incultes et gelées qui se montra ravi de connaître un Martien venu d'un continent dont l'existence lui semblait incertaine. Ramiro lui parlait du Machu Picchu, de Cuzco, ou jouait simplement de la *quena*. Mieux encore, le pope avait une bonne provision d'un alcool douteux mais qui passait par le gosier sans trop de dégats.

Ramiro se souvient encore avec tendresse des cuites avec le pope et de ses mots prophétiques à la fin de son deuxième mois à Tachkent :

– Si tu ne te casses pas d'ici, tu vas devenir fou, comme moi.

– Impossible. J'ai besoin d'un sauf-conduit d'étudiant pour aller à Moscou et je ne peux le demander qu'à la fin du semestre.

– J'ai une idée. Laisse-moi faire.

Quelques jours plus tard, le pope l'appela, lui remit un paquet de vêtements et lui ordonna de se changer entièrement, souliers compris.

Dans la chambre du pope, il y avait une glace et Ramiro s'y regarda. Il portait un *kuliac*, une grosse blouse qui lui arrivait à mi-cuisse fermée par un *dzhiyak*, une bande tricolore pour la maintenir autour du cou, les jambes couvertes d'un *ishton*, un pantalon très étroit sans poches et, sur la tête, un *kuloj* d'astrakan qui lui couvrait les oreilles.

Ramiro avait résolu son problème d'identité, il s'était toujours senti péruvien et latino-américain, cependant, en se regardant dans la glace, il remercia son ancêtre lointain, général de l'Empire inca ou simple musicien à Cuzco, pour l'héritage génétique visible dans ses yeux aux pupilles sombres indéniablement orientaux. L'homme qui le regardait dans la glace était un Ouzbek.

Avant de le laisser partir pour la gare de Tachkent, le pope lui mit sur les épaules un lourd manteau en peau de mouton, lui donna un petit sac avec du pain et des fruits secs, une bouteille de ce breuvage torride qui les avait réunis dans de véritables bitures de copains perdus dans le cul du monde, un billet pour Moscou en deuxième classe et lui souhaita bonne chance en lui pendant au cou un écriteau en russe et en ouzbek. On pouvait y lire : je suis muet.

Ramiro, l'Ouzbek muet, entreprit son retour à Moscou. Dans le train, loin de voyager tout seul, il fut protégé et entouré par les Ouzbeks pleins de solidarité envers un pauvre muet. Ils lui donnèrent à manger, Ramiro dormit trois nuits dans la chaleur d'une Ouzbek aux seins généreux qui allaitait deux petits Ouzbeks et lui offrait la pureté de son lait. Chaque fois qu'un contrôleur, un inspecteur, un milicien ou qui que ce soit lui demandait en criant ses papiers, les Ouzbeks le couvraient d'une telle quantité d'insultes en ouzbek et en karakalpak en lui montrant l'écriteau “je suis muet” qu'on le laissait tranquille.

– Et voilà comment je suis revenu à Moscou, me dit Ramiro à la gare de Genève.

Alors que mon train se met en marche, je lui demande :

– Et Prague, tu es allé à Prague ?

– Ça c'est une autre histoire, mon ami, une autre histoire, et la distance se fait aussi dure et aussi présente que l'hiver en Europe.

Blue Velvet

Il y a des sujets qu'il faut soit se rappeler avec humour, soit parler d'autre chose.
Óscar Espinosa "el Sambo"

El Flaco n'était pas Bobby Vinton ni un virtuose de la guitare mais il réussissait malgré tout à en tirer les notes nécessaires et chantonnait *Blue Velvet* de la voix de velours suffisante et, aux dires des auditeurs, assez soporifique.

Ils attendaient el Chico avec une certaine impatience visible dans le cendrier débordant de mégots et buvaient du thé servi par el Gordo avec un style tout britannique.

– Des biscuits ? proposa-t-il en montrant un paquet de Mac Kay.

– Cale-toi-les dans le cul et toi, arrête avec cette chanson de merde, bougonna el Triste.

El Gordo se fourra dans la bouche un petit gâteau croustillant et el Flaco fit remarquer que si el Triste ne comprenait pas les paroles de la chanson, c'était bien dommage.

– D'ailleurs il n'est jamais trop tard pour apprendre l'anglais, ajouta-t-il, et il attaqua de nouveau le premier couplet : "*She wore blue veeeelvet*…"

– Alors tu parles anglais, grand couillon ! Il manque à peine deux heures avant l'opération, abruti, on va attaquer une banque, el Chico n'est toujours pas là, celui-ci se croit dans un salon de thé et toi, tu continues avec cette chanson de midinette. Ou tu la fermes ou je te fous la guitare dans le cul, crétin au carré ! éclata el Triste.

– C'est vrai, on devrait vérifier le plan en attendant el Chico. Et cette chanson est barbante, Flaco, vraiment, dit el Gordo.

– J'essayais seulement de détendre l'atmosphère, de calmer les nerfs, dit el Flaco mais le regard d'el Triste l'empêcha de poursuivre.

Ils allaient braquer une banque. El Flaco, el Triste, el Gordo et el Chico constituaient le “groupe opérationnel” des Forces armées révolutionnaires du Chili, les FARCH, et aussi les seuls militants de cette organisation.

Les FARCH étaient partisans de la lutte armée. Au cours de la dernière réunion de la commission politique, c'est-à-dire eux quatre, ils avaient convenu que, même si le triomphe d'Allende aux prochaines élections l'année suivante était prévisible, on pouvait être sûr que la bourgeoisie ferait tout son possible pour éviter la victoire de la gauche, et si malgré tout Allende gagnait, la bourgeoisie ne se laisserait pas arracher le pouvoir. Les FARCH avaient donc pris la décision de s'armer, d'acheter des flingues mais, pour cela, il leur fallait une infrastructure économique qui leur permette de disposer d'artillerie, de planques et des besoins communs à tout processus révolutionnaire. Et comme cette détermination devait passer à la pratique en respectant la voie organique, ils avaient décidé alors que les meilleurs cadres de l'organisation – c'est-à-dire eux-mêmes – formeraient un front interne – composé d'eux quatre – dont les éléments opérationnels seraient élus au mérite, par eux une fois de plus, inutile de le préciser. Finalement, ils avaient choisi à l'unanimité de remettre à plus tard les discussions tactiques et stratégiques. El Triste et el Chico étaient partisans de la Guerre Populaire Prolongée, el Flaco penchait davantage pour le développement d'une forte guérilla urbaine inscrite dans l'a b c de la Tendance Prolétaire, et el Gordo se déclarait convaincu par le *foquisme* rural.

Ils en étaient arrivés à l'idée de braquer une banque ou d'exproprier au nom du peuple les biens accumulés par la bourgeoisie, après une lecture passionnée de *Que faire ?* de Lénine et un coup d'œil sur la réalité environnante.

En Uruguay, les Tupamaros avaient attiré de nombreuses sympathies après l'opération Pando, et, au Chili, le hold-up dans le supermarché Portofino avait provoqué un débat non dépourvu d'admiration dans les organisations révolutionnaires. L'heure était venue pour les FARCH de répondre “présent !” dans le panorama insurrectionnel du cône Sud latino-américain.

Trouver un objectif adéquat, une agence bancaire loin du centre, petite, mal surveillée et, bien sûr, avec un joli butin à exproprier, ne fut pas chose facile. Après avoir longuement arpenté les rues de Santiago et écarté différentes succursales, ils tombèrent finalement sur celle qui réunissait tous les critères : l'agence Santa Rosa de la Banque de crédit et d'investissement, la banque des grands propriétaires terriens.

Cet établissement proche d'un supermarché ouvert depuis peu comptait trois employés et la sécurité se bornait aux rondes effectuées de temps en temps par deux carabiniers et jamais avant dix heures du matin.

L'objectif maintenant fixé, ils étudièrent les caractéristiques du lieu : une seule porte d'entrée, une caissière et deux employés, un homme et une femme, tous proches de la trentaine. Pour seul mobilier, un comptoir, et la caisse n'était pas protégée par des vitres blindées. Comme si tous ces avantages ne suffisaient pas, ils découvrirent que chaque samedi en fin de journée un employé du supermarché glissait plusieurs enveloppes dans la boîte réservée aux dépôts nocturnes. L'objectif semblait leur dire : “Attaquez-moi un lundi matin, les gars !”

Le jour de l'action était prévu le premier lundi d'août. Il faisait très froid à huit heures du matin et les rayons du soleil pointaient à peine au-dessus de la cordillère des Andes.

Les quatre membres du groupe opérationnel avaient passé la nuit ensemble dans un petit appartement appelé “planque” par el Flaco, mais les autres savaient qu'il appartenait à ses parents et, aux dires d'el Gordo, ils le lui avaient cédé pour se débarrasser de son maigre talent musical et de son obsession à répéter uniquement *Blue Velvet*. Sa mère lui avait demandé une fois ce qu'il trouvait à cette chanson, pourquoi il la répétait au point de les exaspérer, et la réponse d'el Flaco, “la persévérance est le chemin de la perfection, de l'excellence. Un jour, je le sais, ma version surpassera celle de Bobby Vinton”, avait été décisive au moment de lui donner les clés de l'appartement.

La nuit avait été longue et froide. Froide parce que après plusieurs tentatives pour allumer le radiateur, ils avaient découvert que la bouteille de gaz était vide. Longue, car à partir du moment où el Flaco avait sorti la guitare de son étui, toute velléité de faire un somme s'était révélée condamnée à l'échec.

Une couverture sur le dos, el Triste s'était mis à faire les mots croisés de plusieurs suppléments dominicaux, el Gordo à murmurer certaines recommandations de Hô Chi Minh qui, avérées ou non, parlaient de la nécessité d'être détendus mais décidés à vaincre avant d'entrer en action, el Flaco à chanter sans arrêt sa version de *Blue Velvet* et el Chico à répéter le plan d'action : il quitterait l'appartement à six heures du matin, irait chercher “l'infrastructure de transport”, les armes, les accessoires de camouflage, puis viendrait les prendre à huit heures trente pile pour se rendre directement à l'agence bancaire où ils arriveraient à neuf heures. El Gordo resterait dans la voiture, moteur en marche, et les trois autres pénètreraient dans les lieux. Lui seul parlerait. Il expliquerait aux employés, en les menaçant de son arme, qu'il ne s'agissait pas d'un vol mais d'une expropriation et qu'ils ne voulaient faire de mal à personne. Il répèterait trois fois qu'ils étaient les Forces armées révolutionnaires du Chili pendant que les autres s'empareraient des enveloppes contenant l'argent du supermarché et tout ce qu'ils trouveraient dans la

caisse. L'action ne durerait pas plus de deux minutes. Cela fait ils repartiraient et, après avoir déposé le butin dans l'appartement, chacun reprendrait son activité habituelle, el Triste retournerait à son poste d'employé à la librairie Musalem, el Flaco à l'Institut pédagogique de l'université du Chili, el Gordo à son travail de réceptionniste au cimetière général et lui, après s'être débarrassé de la voiture et avoir remis les armes dans une cache, à son boulot de serveur au Rápido où on servait les meilleures empanadas frites du Chili à la vitesse de la lumière.

– Certaines choses m'intriguent, dit el Gordo en se servant une vingtième tasse de thé.

– Accouche, suggéra el Flaco en laissant un instant reposer sa guitare.

– Les armes. Jusqu'à présent, el Chico ne nous a pas parlé des flingues. Ce n'est pas pour chercher la petite bête mais, si je vais attaquer une banque, j'aimerais savoir avec quoi me défendre si les choses tournent mal.

– El Chico sait ce qu'il fait et arrête de boire du thé, c'est très diurétique, fit remarquer el Triste.

À huit heures pile el Chico se pointa avec une demi-heure d'avance. Il posa sur la table la valise de cuir qu'il transportait, refusa la tasse de thé proposée par el Gordo et dit :

– Voilà les flingues (parce que dans le jargon révolutionnaire on n'employait pas le mot *armes*) et la caisse est en bas (ce même jargon conseillait de ne pas dire *auto*).

El Triste ouvrit la valise, sortit l'artillerie, devint plus pâle que d'habitude et fit un pas en arrière avant de parler :

– Mais, Chico, qu'est-ce que c'est que cette merde ? Une pétoire calibre .22 court, un revolver de la guerre d'indépendance et un pistolet en bois. Il est en bois, Chico !

– Et alors ? En 1934 John Dillinger s'est enfui de la prison de Crown Point avec un flingue fabriqué avec du savon. Il a l'air vrai et on est les seuls à savoir qu'il est en bois. De plus on n'a l'intention de tuer personne.

– Le maréchal Rommel a trompé les Anglais avec des tanks en carton-pâte, réussit à dire el Flaco avant d'être fusillé du regard par el Triste.

– De toute façon, je vois seulement trois flingues et nous sommes quatre, observa el Gordo.

El Chico ouvrit les mains, écarta les bras, les leva et les baissa pour rétablir le calme et reconnut que les flingues n'étaient peut-être pas les plus adéquats. Il ajouta que le contact qui s'était engagé à fournir l'artillerie avait coupé les ponts à la dernière minute, ce fils de pute. Et s'ils étaient obligés de tirer comme mesure

dissuasive, le petit revolver calibre .22 faisait plus de bruit que les canons de Navarone.

– Enfin si un petit contretemps vous effraie, j'irai tout seul.

– Et les masques. On avait convenu d'en porter et je ne vois pas ces putains de masques, s'écria el Triste en montrant la valise vide.

El Flaco prit sa guitare et fit entendre les premiers accords de *Blue Velvet*. El Gordo se dirigea vers la théière et les sachets de thé, et el Chico regarda ses camarades avec la conviction amère et absolue du leader incompris.

– C'était peut-être une erreur d'avoir écarté unilatéralement les masques, je le reconnais ; je l'ai fait parce qu'ils sont mal commodes, peu sûrs, ils peuvent tomber ou gêner la vue quand on s'agite. Mais j'ai un camouflage bien meilleur, dit-il en montrant une bombe de spray.

– De la peinture, on va se transformer en nègres tous les quatre ? Les Platters ? murmura el Triste en grinçant des dents.

– Laisse-le parler, dit el Flaco, toujours accroché à sa guitare.

El Chico expliqua alors que le spray n'était pas de la peinture, encore moins de la peinture noire, mais une teinture pour les cheveux. Elle ferait d'eux quatre bourges blondinets des beaux quartiers. C'était un camouflage et, en même temps, une manœuvre de diversion car, après l'attaque, la police rechercherait quatre blonds, ce qui leur apporterait une plus grande sécurité.

– Je viens d'avoir une idée, dit el Gordo.

– Il ne manquait plus que ça, murmura el Triste.

– Laisse-le parler, conseilla el Flaco.

– Accouche, ordonna el Chico.

Avant de parler, el Gordo pressa le sachet de thé jusqu'à la dernière goutte, versa dans la tasse les quatre cuillères de sucre de rigueur, remua, but une gorgée et regarda ses trois camarades.

– Ces flingues, c'est de la merde, je n'arrive pas à m'imaginer en blond comme David McCallum, je ne vois pas les sacs pour transporter le butin mais ce sont des contretemps réparables. Je propose qu'el Flaco prenne l'étui de sa guitare, qu'il le brandisse de façon menaçante et dise une phrase, une seule : “Ne m'obligez pas à sortir ma mitraillette.” De plus l'étui peut nous servir à sortir l'argent. Jusque-là, comme vous pouvez voir, je considère qu'on peut passer à l'action mais, comme c'est moi le chauffeur, je voudrais avoir quelques renseignements sur le véhicule.

Tandis qu'el Chico se regardait les ongles, el Gordo et el Triste observaient par la fenêtre la sympathique Citroën, la 2 CV, la “Citroneta” si loin de posséder les qualités guerrières du cuirassé Potemkine, en se demandant s'ils devaient rire ou

pleurer. C'est pourquoi ils ne virent pas el Flaco entrer dans la salle de bain, spray en main et, quand il en sortit, un type aux cheveux couleur jaune d'œuf se tenait devant eux.

– Bon, on a quinze minutes pour arriver à la banque, leur dit-il en leur tendant le spray.

Presque cinquante ans plus tard, j'accompagne trois hommes au cimetière général de Santiago. Ils continuent à s'appeler entre eux Gordo, Triste et Chico. Celui qui manque est dans le cercueil et, avant de l'enterrer, quelqu'un met en marche un lecteur de cassettes pour faire de la voix de Bobby Vinton interprétant *Blue Velvet* leur dernier adieu au Flaco.

Dans les funérailles chiliennes il est obligatoire de passer par le Quitapenas, un troquet où on consomme du vin et des empanadas pour effacer sa tristesse. On s'installe à une table et el Gordo me montre alors les coupures de journaux contenues dans un dossier. Beaucoup de ces quotidiens n'existent plus, ils sont la vieille mémoire d'un autre temps, mais tous parlent du braquage de la Banque de crédit et d'investissement.

D'après la caissière, il s'agissait de trois jeunes, blonds, très bien élevés, qui, bien que lourdement armés – ils avaient même une mitraillette –, ne faisaient pas peur. Un des employés de l'agence bancaire affirmait que, par nervosité – c'était la première fois qu'il était attaqué –, il avait fermé accidentellement la chambre forte mais les jeunes lui avaient dit de ne pas s'inquiéter et avaient attendu la demi-heure nécessaire avant la prochaine ouverture automatique du mécanisme de sécurité. Un autre employé déclarait avoir éprouvé plus d'inquiétude que de peur quand un client puis une cliente étaient entrés. Après avoir été mis au courant, cette expérience insolite les avait amusés car ce genre de chose n'est pas courante au Chili.

Dans une interview accordée au *Clarín*, la caissière avouait avoir éprouvé des frissons dans le ventre quand, en attendant l'ouverture de la chambre forte, l'un des jeunes, le plus blond pour être précise, avait pris sa guitare et chanté une belle chanson qui disait "*she wore blue velvet*", d'une si jolie voix qu'elle conseillait à ce jeune homme de se présenter à un concours de Radio Pacífico car il avait de l'avenir dans la chanson.

Selon une coupure du *Mercurio*, les quatre délinquants avaient agi à visage découvert, ils constituaient probablement un gang d'albinos et, après le vol, s'étaient enfuis à bord d'une grosse cylindrée. Un puissant dispositif policier les recherchait et le ministre de l'Intérieur assurait qu'ils seraient très vite arrêtés.

– La seule fois où el Flaco a chanté en public, c'était dans cette banque, dit el Triste en servant une tournée de vin.

– La 2 CV appartenait à ma sœur, avoue el Chico.

– N'oublie pas de raconter que rien ne faisait partir cette maudite teinture et qu'on a dû se raser le crâne, ajoute el Gordo.

Je me risque à demander :

– Et l'argent ?

Pour toute réponse, el Gordo me tend la dernière coupure du dossier. C'est une feuille ronéotypée. Quelqu'un l'avait d'abord tapée sur un stencil, ces matrices qu'on ne pouvait pas corriger, puis placée sur le rouleau dûment encré et avait fait tourner la manivelle qui imprimait les petites grandes vérités des années de lutte. Et sur cette feuille, ce tract, ce pamphlet, ce message de la presse populaire, on peut encore lire : “La direction du Campement des occupants sans-logis 26 janvier annonce avoir reçu un don solidaire de deux millions d'escudos. Suivant les instructions des donateurs cette somme a été répartie de la manière suivante : un million pour installer l'électricité et l'eau potable dans le campement, un demi-million pour la soupe populaire administrée par le curé qui permet de nourrir les camarades les plus pauvres. Le demi-million restant sera géré par les camarades du comité féminin pour les uniformes et le matériel scolaire de l'année prochaine.”

– Ils doivent encore chercher les albinos, dit el Chico en riant.

– Chantons quelque chose, suggère el Gordo.

– Allons-y, chantons, approuve el Triste.

Et nous avons entonné cette chanson qui dit “*she wore blue velvet*…”

On a mal chanté mais on a chanté.

Moustik

Nous sommes notre mémoire,
Ce musée chimérique aux formes inconstantes,
Ce tas de miroirs brisés.

Jorge Luis Borges

On l'a toujours appelée Moustik et elle était belle. Elle trouvait ce surnom contradictoire car elle était grande, d'une taille au-dessus de la moyenne des Chiliennes du peuple. De plus, elle était altière, insolente, téméraire. Elle affirmait qu'elle était exactement une de ces bestioles avec du poil sur le dos, une trompe et cinq mille yeux qui voyaient tout.

– Ça c'est un acarien et toi tu es un Moustik, lui disait el Chino, son grand amour.

– Et toi tu n'es pas chinois, éventuellement vietnamien ou laotien. Non. Coréen non plus. Peut-être tibétain, quelqu'un de l'Himalaya en tout cas. Le Yéti, voilà ce que tu es. N'est-ce pas ?

Elle se tournait vers moi, cherchant un appui.

– Bien sûr. C'est le Yéti avec un Moustik accroché à sa barbe.

– Ça suffit. Examinons une fois de plus la situation, ordonnait el Chino.

Alors Moustik prenait la parole. Pour synthétiser les choses, commençait-elle, elle éviterait les digressions galactiques qui n'intéressaient que certains spécimens de couleur verte avec des antennes et un œil dans le cul, précisant que nous étions dans la voie lactée, système solaire, planète Terre, hémisphère sud, continent américain, dans un pays appelé le Chili, une ville du nom de Santiago et une révolution à ses débuts.

Nous militions tous les trois dans l'ELN, l'Armée de libération nationale, qui respectait rigoureusement la singularité politique chilienne, cette possibilité d'arriver

à réaliser pacifiquement et démocratiquement les changements dont le pays avait besoin. Nous aimions et admirions Allende mais, à tort ou à raison, l'impunité de la droite, le sabotage quotidien de tous les efforts nous contrariaient.

En janvier 1971, le service de renseignement de l'ELN découvrit que la droite avait inventé un moyen de faire sortir de grandes quantités de devises, particulièrement des dollars. Le mécanisme était simple : ils invitaient les titulaires d'un compte bancaire en devises à les retirer ou à acheter des dollars dans les maisons de change, ensuite ils les échangeaient au double de leur valeur officielle dans des échoppes anodines et les sortaient clandestinement du pays. Il s'agissait d'affaiblir l'économie et, pour leur répondre, l'ELN décida d'attaquer en ayant recours à des “opérations sympathiques”. Il s'agissait de réquisitionner des dollars et de les envoyer de façon anonyme à la Banque centrale.

– Nous avons cinq objectifs, tous le même jour et à la même heure. Pour nous, ce sera un commerce du centre, on ne peut pas se rater car, si on se fait prendre, on sera traités comme des droits communs avec tout ce que ça implique, dit el Chino.

“Tout ce que ça implique” signifiait peine de prison pour attaque à main armée, logement mis à sac, intimidation et autres détails qui garantissaient de cinq à huit ans à l'ombre.

– Nous sommes la brigade qui lutte pour le bien jusqu'à la défaite du mal, s'écria Moustik en posant sur la table un plan du centre de Santiago.

Elle avait un sens de l'humour particulier qui, parfois, désarçonnait certains camarades trop sérieux, trop graves. À l'École des beaux-arts, elle s'était fait remarquer en interrompant un conférencier qui, sûr d'un plan infaillible et mécanique pour prendre le pouvoir, n'avait pas su lui répondre s'il voulait la révolution pour être heureux ou pour construire une société de types aussi ennuyeux que lui. De plus, avait alors ajouté Moustik, je préfère avoir à mes côtés Batman ou Robin plutôt que des merdes comme toi et ton idéologie qui commence par un *m*, pas comme Marx, Mao ou Marcuse mais comme marbre.

Dans une assemblée universitaire on lui avait demandé de se définir idéologiquement et elle avait répondu : “Je suis un trou noir qui absorbe tout.” Quand les camarades se creusaient la cervelle en lisant Erich Fromm – *La Peur de la Liberté* –, elle ouvrait son exemplaire usé de *Marelle* 3 et pleurait une fois de plus sur la lettre au bébé Rocamadour. Souvent, dans la rue, quand les policiers caressaient leurs matraques et se montraient sourds à nos arguments évoquant nos droits, Moustik affrontait un officier des carabiniers avec son exemplaire de *Cronopes et Fameux* 4 dans une main et le traitait d'imposteur. Écoutez-moi bien, lui disait-elle, cet uniforme vert ne fait pas de vous un *cronopio*, les *cronopios* sont verts et humides.

Êtes-vous humide ? Vous êtes un *fama* prêt à pleurer de honte. Sur l'unité de la gauche elle disait ne respecter que celle des Trois Mousquetaires.

– Le plan est simple. Lui et moi on entre dans la boutique, on braque les deux employés, on réquisitionne les dollars et on se tire. Toi, Moustik, tu détournes l'attention dans la rue, dit el Chino.

– C'est-à-dire que vous deux, vous êtes la brigade légère, le septième de cavalerie, Sandokan et Yañez, et moi une sorte de Mata Hari en version cochonne. Très machiste, votre plan, vous ne pouvez pas faire ça à une disciple de Simone de Beauvoir.

– C'est bien ça. D'après ton gourou, le problème de la femme a toujours été un problème d'hommes, donc tu dois être un problème, mieux que ça, un problème excitant pour tous les hommes qui passeront par là, répondit el Chino.

Le matin choisi pour l'opération, nous avons fait un dernier repérage dans la rue. Des gens passaient pour se rendre à leur travail ou tuer le temps. Les commerces voisins de celui que nous allions attaquer n'attiraient pas un grand nombre de clients et un camion stationné juste en face de notre objectif était comme un cadeau du ciel.

On s'est regardés, el Chino et moi, on a dit "allons-y" et on a sorti nos revolvers à peine entrés dans le magasin. Nous avons tous les deux pu voir Moustik s'approcher avec des mouvements sinueux soulignés par une minijupe très ajustée, vraiment mini, qui aurait arraché des applaudissements à Mary Quant.

Nous avons entendu les premiers sifflets d'admiration au moment précis où les deux employés, un couple de septuagénaires, levaient les bras à la vue des armes sans que nous ayons dit un mot. Seule la femme s'est écriée :

– Jésus, Marie, Joseph, ils vont me violer !

– Non, madame. Vous allez vous tenir tranquilles, nous remettre les dollars qui se trouvent dans le coffre-fort et rester bien sages quand on s'en ira, a précisé el Chino.

– Ils vont me violer et tu ne fais rien, espèce de lâche ! a crié la femme à l'homme qui ne cessait de trembler tandis qu'il ouvrait le coffre et en sortait plusieurs liasses de billets verts à l'effigie de Benjamin Franklin.

– Ils vont me violer, répétait la femme à grands cris.

On ne s'attendait pas à tomber sur une obsédée sexuelle. Dans la rue, après avoir buté sur une pierre inexistante et manquer de s'étaler avec une théâtralité admirable, Moustik était entourée par une dizaine de types qui lui proposaient de l'aider à se relever, de lui masser les cuisses "pour guérir ce bobo" ou lui demandaient de ne pas changer de position, craignant de voir disparaître ces jambes

superbes. Autour d'elle, une légion de volontaires, experts en foulures et fractures, la regardaient attentivement avant de faire leur diagnostic.

Dans la boutique, je mettais les liasses de billets verts, beaucoup plus de dollars que nous ne pensions en trouver, dans un sac de toile, et el Chino tentait de convaincre la femme que son honneur était sauf, mais elle continuait à crier, non plus parce qu'on allait la violer mais parce qu'on était en train de le faire.

Heureusement l'homme avait, lui aussi, un certain sens de l'honneur ; après m'avoir passé les liasses, il s'est approché d'elle et lui a balancé une gifle, plus douloureuse encore pour el Chino et moi.

– Tais-toi, vieille perverse ! Et vous, foutez le camp une bonne fois pour toutes.

Le plan minutieusement préparé prévoyait de les ligoter avant de partir, suivis de Moustik, d'arriver au premier coin de rue et de tourner à droite car une voiture nous attendait à quelques mètres.

C'est à peine si nous avons aperçu les jambes de Moustik entourée d'un essaim d'hommes empressés, tous bons samaritains prêts à aider une jeune fille mal en point.

– Avançons, elle a la situation en main, a dit el Chino.

Deux jours plus tard, des livreurs portant cinq cartons joliment enveloppés dans du papier cadeau se sont présentés à la Banque centrale. Près d'un demi-million de dollars devinrent ainsi propriété des Chiliens. La presse ne mentionna aucun des cinq braquages.

La vie a continué, belle et complexe. Les opinions de Moustik ont continué à surprendre l'orthodoxie révolutionnaire. Elle déclarait, par exemple, que le moteur de la société n'était pas la lutte des classes mais l'inertie créée par le premier mouvement sidéral, cosmique, de la grande explosion, du Big Bang que les bourgeois prétendaient freiner avec des digues de préjugés et de coutumes éculées, et que les révolutionnaires académiques prétendaient réglementer avec des normes absurdes. La lecture des classiques du marxisme s'est étendue aux œuvres de Marcuse, Gramsci et Rosa Luxembourg, mais Moustik restait fidèle à Cortázar et défendait la pureté des *cronopios*.

La vie a continué, plus complexe mais moins belle. Un jour de décembre 1973, quelques mois après le coup d'État, el Chino a été tué. Alors Moustik a craqué. Un big bang interne qu'elle a été la seule à sentir l'a poussée dans une direction incertaine comme le mouvement du cosmos dont on ne sait s'il va ou vient.

Des prothèses ont remplacé le mot vie. Elle s'est appelée terreur, prison, torture, exil, adieux, lettres de plus en plus espacées, photos regardées en silence.

Au cours de cette vie, Moustik a décidé un jour de revenir à ce qui était perdu, elle est entrée dans la machine du temps et s'est mise à parcourir les maisons des camarades mais les maisons et les camarades n'étaient plus là, les cafés fréquentés par les camarades mais les cafés et les camarades avaient disparu, les lieux où chantaient les camarades mais elle ne trouva que poussières de voix et guitares mortes.

Un jour, l'univers s'est arrêté, lassé de pousser des galaxies, et tout s'est immobilisé. Moustik est alors restée à regarder sans voir, sans sentir les mains qui caressaient sa longue chevelure, insensible au souvenir brûlant et préservée de l'oubli glacé.

Jusqu'à la fin précoce de sa vie, son unique geste consistait à montrer ses mains ouvertes comme pour soutenir encore le corps fragile des belles années, des dures années, des années heureuses.

Le dernier combat de Pepe Södertälje

Les deux ou trois chasseurs anglais qu'il avait mangés faisaient naître en lui de mauvais souvenirs et même de la mélancolie, "ce qu'on est obligé de faire pour vivre", se disait-il en regardant sa crinière dans le miroir du café.

Juan Gelman, *Ancho en París*

On ignorait son nom. Ces choses-là arrivent ou arrivaient quand il fallait en savoir le moins possible sur les camarades, moins on en sait mieux ça vaut, on disait.

Il écopa d'une méchante balle. Elles vous tuent toutes de la même manière mais certaines sont plus cruelles que d'autres. Si j'en prends une, que ce soit dans la tronche, qu'elle me fasse voler la cervelle, ou alors en plein dans le buffet, disait-on en montrant du doigt la place du cœur. Mais pour cet homme dont nous savions seulement qu'il était chilien et qu'il était arrivé tout seul, elle était entrée par le nombril et le regard de l'assistante médicale, une Argentine qui rampait au milieu de la fusillade comme le plus beau lézard du monde, nous a fait comprendre qu'il ne tiendrait pas longtemps.

Pour tout héritage, il avait laissé une montre automatique, achetée peut-être à Panamá avant de partir pour le golfe de Darién et ses eaux chaudes, passage préalable où se concentraient les volontaires de la Brigade internationale Simón Bolívar avant l'entrée au Nicaragua.

Il était mort à Juigalpa, soigné par deux vieilles paysannes. L'une d'elles avait remis aux guérilleros la montre enveloppée d'une phrase douloureusement sèche : "Il a dit que c'était pour un fils qu'il a à Stockholm."

Comme dans le poème de César Vallejo, en fouillant dans ses vêtements vert olive, nous avons trouvé "un grand corps pour l'âme du monde", un paquet de cigarettes, des allumettes, mais rien qui permette de l'identifier. Le protocole en vigueur était très simple en ces temps de guerre, il n'y avait pas d'autopsie, à quoi

bon puisque la cause de la mort était évidente. À peine un certificat avec la place de son nom en blanc suivi d'un bref “Commandant Camilo, tombé au combat”.

C'est tout ce que nous savions de lui, que son nom de guerre était Camilo ; quant à “commandant”, tous les morts au combat avaient l'honneur de recevoir le plus élevé des grades militaires de la guérilla.

Un matin de 1983 est arrivé chez moi à Hambourg Efraín, alias Fantômas dans la Brigade internationale Simón Bolívar, une vieille histoire mais une histoire dont nous ne voulions pas parler. On s'est donné l'accolade pour se féliciter d'être encore vivants et, quelques heures plus tard, en buvant des pintes de bière dans un troquet de Schanzenviertel, il m'a demandé si je me souvenais de Camilo.

J'ai acquiescé, je suppose, et il a aussitôt posé sur la table une montre et une photo en noir et blanc. On y voyait quatre hommes et une femme.

– Combien sont encore vivants, nous compris ?

– Tous sauf Camilo. Ramón, l'Uruguayen, donne des cours au Costa Rica, Johny, le Colombien, vit au Mexique où il a un gymnase. Rebeca, l'Argentine, est restée au Nicaragua, elle dirige le service de chirurgie de l'hôpital de Matagalpa, et le photographe, el Siete, est revenu à Quito.

El Siete, un Chilien, avait un nom, Julio García. Quelques années plus tard, le 19 avril 2005, il allait trouver la mort à Quito pendant une manifestation. Il était en train de filmer une charge de la police contre des étudiants quand, soudain, il avait vu une petite fille dans un nuage de gaz lacrymogènes utilisés par les forces de l'ordre. Il avait couru la sortir de là mais son noble cœur n'avait pas résisté aux émanations toxiques.

– Le fait est, dit Fantômas, que c'est pour moi une sorte de devoir moral de remettre la montre au fils de Camilo. Je ne connais pas encore, personne ne le connaît, son véritable nom, mais j'ai appris qu'il avait vécu en Suède, dans un endroit appelé Södertälje, près de Stockholm. On y va ?

J'ai pris la montre. Les aiguilles s'étaient arrêtées quelques minutes avant cinq heures, peut-être de l'après-midi, l'heure fatidique chantée par García Lorca.

– On y va, bien sûr.

Le voyage en train a commencé à Hambourg, à Fehmarn, les wagons ont été chargés dans un gigantesque ferry et, après deux heures de navigation, le train, plusieurs autos et camions ont débarqué à Rodbyhavn. Pendant quatre heures, nous avons traversé le territoire danois jusqu'à Elseneur. Là, les wagons qui continuaient jusqu'à Stockholm ont pris un autre ferry pour traverser le canal étroit qui sépare la

mer Baltique au sud, du Cattégat au nord, et, en un peu plus d'une demi-heure, nous étions à Helsingborg, en territoire suédois.

– Au retour, on pourrait s'arrêter à Elseneur. L'histoire d'Hamlet mérite bien un hommage, a dit Fantômas pendant que nous attendions que les douaniers suédois vérifient les passeports.

Personne n'avait dit *good night, sweet prince* à Camilo ou à aucun de ceux qui étaient tombés au Chili et au Nicaragua.

Toujours bercés par le balancement du train, nous avons commencé à mettre en ordre tout ce que nous savions de Camilo.

D'une manière ou d'une autre, peut-être grâce à une publication des exilés argentins, chiliens ou uruguayens, il avait eu connaissance en Suède de l'appel à former la Brigade internationale Simón Bolívar et s'était pointé un jour de janvier 1979 dans le café Lizarraga, à Panamá. On ne saura jamais comment il avait su que c'était l'endroit où les Latino-Américains du Sud se donnaient rendez-vous pour prendre leur revanche après les défaites subies dans leur pays en donnant un coup de main aux sandinistes, au Nicaragua. C'était un homme de taille moyenne mais costaud. Ses mains grandes et dures trahissaient le type qui s'en sert pour gagner sa vie. Il s'était approché d'une des tables occupées par de futurs combattants et avait simplement demandé : Vous allez au Nicaragua ?

Nous ne lui faisions pas confiance à cause de cette manière de se présenter et parce qu'il n'avait pas de pedigree. Aucune histoire de militantisme vérifiable, le fameux aval politique que nous réclamions comme moyen d'identification. La consigne était que sans aval tu n'es pas des nôtres.

Après l'avoir soumis à un interrogatoire exhaustif, nous avons simplement conclu que c'était un ouvrier chilien, employé dans une usine métallurgique de Santiago, d'abord affilié à la Centrale unique des travailleurs puis au Front des travailleurs révolutionnaires. Il avait été capable de donner le nom de certains dirigeants syndicaux qui l'avaient connu mais ils étaient tous morts ou avaient disparu.

Sa façon de parler en phrases courtes et précises rendait plus difficile la possibilité de fouiller dans son passé, mais nous avions pu savoir que, quelques jours après le coup d'État, il avait été renvoyé de l'usine, était passé par le stade national transformé en camp de concentration puis, de là, dans une maison située peut-être dans le centre de Santiago. La seule chose qu'il pouvait nous dire sur son emplacement c'était qu'il y avait une odeur de moisi, d'air vicié, et aussi qu'on y entendait le tintement des cloches d'une église proche.

Aux questions sur les interrogatoires et les tortures, il répondait par un bref “j'ai passé un mauvais moment, comme tous les autres”, et, quand nous avions tenté de savoir quand et pourquoi il avait été libéré, il avait dit “je n'ai pas été libéré, je me suis évadé”.

La méfiance avait grandi. Personne n'échappait aux bourreaux. Les Chiliens qui avaient participé à ce long interrogatoire avaient un passé commun. Nous nous connaissions presque tous à travers le front universitaire ou notre engagement dans le même parti. Nous étions tous passés de la clandestinité ou de la prison à l'exil. Ne sachant pas s'il fallait l'envoyer au diable ou lui faire confiance, nous avions voulu savoir comment il s'était évadé.

Il nous avait simplement répondu :

– J'ai tué deux militaires.

Pendant la clandestinité beaucoup de légendes étaient nées, nombreux militaires morts au cours d'affrontements qui n'avaient jamais existé, actions contre des casernes et des régiments dans le Sud lointain. L'une d'elles parlait d'un mystérieux camarade qui avait exécuté deux militaires dans une des rues du centre de Santiago.

L'un d'entre nous était passé par le centre de torture du 38 de la rue Londres, il était le plus réticent à accepter dans la Brigade l'inconnu sans passé vérifiable. Il s'était approché de lui en lui disant que sa vie dépendait d'un mot, d'un seul mot : “Comment les militaires appelaient cet endroit ?”

– Ils l'appelaient Yucatán, avait-il répondu, et la méfiance avait commencé à se dissiper.

Quelques mois plus tard, sans jamais abandonner sa façon laconique de s'exprimer, il nous avait parlé de son évasion.

Dans la caserne Yucatán, ceux qui donnaient une information aux bourreaux restaient en vie, même si ce n'était pas pour longtemps. Les autres, ceux qui supportaient les coups et la gégène sans rien lâcher d'autre que des cris de douleur, ceux-là étaient sortis la nuit, pendant le couvre-feu. On les retrouvait flottant sur les eaux marron du Mapocho, le corps criblé de balles. Camilo se souvenait d'avoir passé la plupart du temps les yeux bandés, sans savoir pendant combien de jours et de nuits car on ne lui permettait pas de dormir. Un soir, on lui avait dit qu'il allait faire une promenade, il savait très bien que ce serait un voyage sans retour. Avant de sortir de la vieille bâtisse du 38 de la rue Londres, on lui avait attaché les mains dans le dos mais ils l'avaient mal fait, ils n'avaient pas assez serré le fil de fer et Camilo avait commencé à bouger discrètement les poignets, réussissant à détendre suffisamment ses liens pour libérer ses mains. Il n'avait pas de plan mais, de toute façon, il fallait agir vite.

Quand ils l'avaient fait monter à l'arrière d'une voiture, ils avaient commis une autre erreur : le contact de sa tête avec le toit du véhicule avait fait bouger le bandage qui lui couvrait les yeux, lui permettant ainsi de voir, à l'avant, deux types armés de mitraillettes. Soudain, comme une explosion de colère, un groupe de soldats était sorti d'une maison voisine. À moitié ou complètement saouls, ils étaient suivis par une douzaine de prostituées qui réclamaient le paiement de leurs services avec des insultes très désobligeantes pour l'honneur militaire. Les deux tortionnaires qui devaient l'escorter à l'arrière s'étaient précipités pour aider les soldats bourrés mais n'avaient réussi qu'à exciter la fureur des femmes. Tout en les insultant, elles leur rappelaient qu'ils leur prenaient la plus grande partie de l'argent gagné avec leurs corps et qu'ils s'étaient engagés à les protéger. La bagarre avait pris de l'ampleur et, quand une femme avait jeté une bouteille sur le pare-brise de la voiture, le comparse du chauffeur était descendu mettre de l'ordre. Camilo avait alors profité de l'occasion pour balancer son poing sur la base du crâne du conducteur. Il avait senti les articulations de ses doigts s'enfoncer, déplacer une vertèbre, et le type s'était effondré sur le volant, déclenchant le klaxon, ce qui avait mis fin au tumulte.

Camilo s'était emparé de la mitraillette posée sur les genoux de l'homme sans connaissance et, bien qu'il n'eût jamais tenu d'arme, son intuition d'ouvrier, d'homme capable de mettre une machine en marche, lui avait dicté d'enlever la sécurité, de pousser vers l'arrière, d'enclencher la première balle dans le barillet et de tirer.

Le comparse du chauffeur avait reçu la rafale dans la poitrine et le visage ; les femmes, d'abord silencieuses puis affolées, s'étaient précipitées dans le bordel suivies par les militaires ivres qui donnaient des coups de pied désespérés dans la porte pour qu'on les laisse entrer. Les deux autres agents de la DINA avaient fui jusqu'au premier coin de rue et disparu.

Camilo avait sorti le chauffeur de la voiture – à la façon dont son corps était tombé, il avait compris qu'il était mort – et pris le large à toute vitesse.

Il ne savait pas, il ne pouvait pas nous dire combien de temps il avait parcouru les rues vides de Santiago en se dirigeant vers le sud. Il avait perdu la notion du temps, n'était plus qu'un corps suant l'adrénaline, et au lever du jour, il s'était arrêté près d'un quartier pauvre appelé La Legua où il avait abandonné la voiture et la mitraillette. Connaissant Santiago, il savait que deux heures plus tard le véhicule n'aurait ni roues, ni sièges, ni moteur, et que l'arme serait considérée comme un cadeau du ciel.

Il ne savait pas où aller. Il n'avait pas de point de chute. Il devait seulement se déplacer avec prudence et aller de l'avant, toujours de l'avant.

Tout en marchant, il avait récapitulé les événements. Bénies soient les putes ! Les tortionnaires devaient être en train d'inventer une histoire de commando fortement armé qui leur avait arraché le prisonnier et causé deux pertes. Les fuyards justifieraient leur lâcheté en arguant de la supériorité numérique et de l'armement des attaquants, les putes n'auraient rien vu car tout s'était passé pendant le couvre-feu, et les militaires bourrés seraient briefés pour dire qu'ils ne s'étaient jamais trouvés là.

Dans un kiosque à journaux il avait vu la date imprimée sur les seuls canards autorisés par la dictature : vendredi 19 novembre 1973. Entre son arrestation, son passage par le stade de Santiago et le centre de torture, au 38 de la rue Londres, pratiquement un mois s'était écoulé.

À Stockholm, d'un téléphone public de la gare centrale, Fantômas a appelé une connaissance pour savoir où loger, et on nous a mis en contact avec un groupe d'anarchistes uruguayens qui avaient une grande maison, la Comunidad, sorte d'oasis du sud du monde au cœur de la Scandinavie.

Tout en buvant un thé aromatique, sain à vous donner la nausée d'après la jeune fille qui l'avait préparé dans une théière en grès, nous avons montré la photo des brigadistes et désigné la silhouette de Camilo.

– Nous cherchons le fils de ce camarade mais nous ignorons son nom. Notre seule certitude c'est qu'il était chilien.

– Était ? a demandé le plus vieux des anarchistes.

Nous avons raconté succinctement l'histoire de la Brigade internationale Simón Bolívar, la mort de Camilo au Nicaragua et son désir que nous remettions sa montre à son fils.

Aucun des gens présents ne connaissait l'homme de la photo mais ils en ont fait immédiatement des photocopies pour les distribuer aux Latino-Américains de Stockholm.

Trois jours plus tard, un Chilien a appelé la Comunidad pour nous donner rendez-vous à Södermalm, en face de La Mano. Arrivés quelques minutes avant lui, nous nous sommes approchés de l'étrange monument, une main pleine d'angoisse sortant des profondeurs de la base de granit sur laquelle on peut lire : “Sur les 500 Suédois qui entre 1936 et 1938 se sont battus pour la démocratie en Espagne, un tiers sont tombés. Ils ont donné le meilleur d'eux-mêmes dans les batailles de

Madrid, Jarama, Guadalajara, Brunete, Teruel, Aragon et de l'Èbre. Passant, arrête-toi et pense à eux avec fierté.”

– Oui, je le connais mais j'ignore son vrai nom. Je crois qu'il était boxeur au Chili et ici on l'appelait Pepe Sedertelia. Ça s'écrit Södertälje mais ça se prononce comme ça. C'est aussi le nom d'une ville industrielle au sud de Stockholm, on y fabrique les camions et les bus Scania, nous dit le Chilien.

Assis avec lui dans un parc, nous en avons appris davantage sur la biographie de Camilo. Il était, semble-t-il, ombrageux et peu sociable, ne fréquentait pas les comités de solidarité, n'avait pas de goût marqué pour la musique andine et ne détenait aucun record dans la confection d'empanadas solidaires. En couple ? Il vivait peut-être avec une Suédoise.

Un autre Chilien est arrivé peu après. Il a regardé la photo et murmuré :

– Oui, c'est bien Pepe Sedertelia, c'est un mécanicien très apprécié chez Scania. Je sais où il habite.

Le deuxième Chilien a poussé un gros soupir en apprenant que Pepe était mort au Nicaragua sous le nom de Camilo, commandant Camilo, et nous a proposé de nous conduire en voiture à Södertälje.

Pendant le trajet, sur la route bordée de forêts merveilleusement scandinaves, il nous a demandé si nous étions sûrs de la mort de Camilo.

– Nous l'avons vu mourir, a répondu Fantômas, et il n'y a pas eu d'autres questions.

L'auto s'est arrêtée en face d'un bloc d'habitations, on est montés au troisième étage et le Chilien a frappé à une porte. Il a parlé en suédois avec le vieillard qui a ouvert et nous avons seulement compris “An-na”. Le vieillard nous a fait entrer très courtoisement. Sur les conseils de notre guide, nous avons enlevé nos chaussures. Anna est alors arrivée, une femme de taille moyenne, au corps fragile, ses cheveux blonds coupés court et sa frange encadraient un visage à la fois doux et décidé et des yeux d'un bleu intense.

Le Chilien lui a dit brièvement en suédois que nous apportions des nouvelles de son mari avant de nous annoncer qu'il nous laissait seuls avec elle car elle parlait l'espagnol.

– Il est mort ?

Notre silence a été suffisamment éloquent, je pense, car elle a pris son visage dans ses mains pendant quelques secondes, mais ensuite elle nous a laissé voir des larmes de soulagement déchirant. Ses craintes s'étaient transformées en certitude, le temps du deuil était venu.

– Vous pouvez me dire comment c'est arrivé ? Vous étiez avec lui ?

Nous avons acquiescé. Le vieillard nous a rejoints et l'a prise dans ses bras en la voyant pleurer. Dans ce qu'Anna lui a dit nous avons seulement retenu le mot "*guerillakampär*". Alors il nous a regardés de ses yeux bleus et larmoyants, a murmuré "*tack kära kamrater*" entre deux sanglots et nous a laissés avec elle.

La pièce recevait l'intense luminosité suédoise, les meubles étaient de couleur miel comme la peau des mains d'Anna tandis qu'elle regardait les photos rangées avec soin dans un album.

Camilo s'appelait José Ramón Ramírez Candia. Il était né à Curicó en 1948 dans une famille modeste et avait étudié la mécanique aux Arts et Métiers. Anna connaissait sa vie dans les moindres détails. Il n'était ni ombrageux ni orgueilleux et peu lui importait que les autres Chiliens comprennent ou non qu'il ne se battait pas pour la liberté mais pour ne pas oublier qu'il était un homme libre, qu'il ne se battait pas pour la justice mais pour ne pas oublier qu'il était un homme juste.

Son évasion du centre de torture au 38 de la rue Londres l'avait conduit jusqu'à la seule personne en laquelle il avait confiance et elle ne l'avait pas déçu. Il avait vécu trois mois caché derrière l'écran d'un cinéma de Santiago. Le jour, il dormait ou regardait des films d'arts martiaux à l'autre bout de la salle. La nuit, il mangeait ce que son ami lui apportait, se lavait dans les toilettes et faisait des exercices pour se maintenir en forme.

Cet ami avait établi les contacts nécessaires avec le réseau clandestin de la résistance pour lui permettre de quitter le pays et, un jour, il avait réussi à partir pour l'Argentine avec de faux papiers. À Buenos Aires, le Haut Commissariat des Nations unies pour les refugiés lui avait trouvé un pays d'accueil : la Suède.

C'était un fervent syndicaliste, nous a dit Anna. Il considérait que l'organisation syndicale devait être indépendante des partis politiques car, dans les partis, il y a toutes les classes sociales, tandis que les syndicats défendent exclusivement les intérêts des travailleurs.

Ils s'étaient connus dans le camp où arrivaient les exilés politiques latino-américains. Anna leur enseignait les premiers rudiments de la langue du pays et cet homme qui insistait pour travailler, pour avoir droit à un poste de travail, avait attiré son attention. Il avait donc fait des efforts pour apprendre rapidement le suédois et, six mois après son arrivée, avait été embauché chez Scania, l'usine de poids lourds de Södertälje. Avec son premier salaire, il l'avait invitée à dîner et lui avait proposé d'être sa compagne.

Il était boxeur amateur dans sa jeunesse, nous a dit Anna en nous montrant des photos en noir et blanc où on le voyait au Mexico Boxing Club de Santiago. Et chez Scania, il avait défendu sur le ring les couleurs du syndicat. Voilà pourquoi on l'appelait Pepe Södertälje, le champion de l'usine de bus et de camions.

Jamais ils ne s'étaient mariés, Anna et José Ramón ne croyaient qu'aux liens nés du cœur et de la tendresse. Pour lui, tout était nouveau – nous a-t-elle dit –, parfois, l'abondance l'attristait, le choquait, mais il déclarait ensuite que le bien-être social lui semblait juste s'il était le fruit légitime du travail. Cependant, ce qui l'attristait et l'offusquait le plus, avait-elle poursuivi, c'était les exilés chiliens. Il ne comprenait pas pourquoi les vaincus considéraient le sectarisme et les dogmes comme un baume ni qu'ils s'accusent mutuellement du désastre, et avait donc cessé d'assister aux réunions des comités solidaires. C'était peut-être fin 1978 – elle ne pouvait le préciser – qu'elle l'avait vu rentrer avec une expression différente après une réunion avec deux Argentins.

Après avoir donné ensemble son bain à leur enfant – il avait trois ans –, José Ramón lui avait lu une histoire pour l'endormir puis il avait aussitôt débouché une bouteille de vin, rempli deux verres et annoncé à Anna sa détermination d'aller se battre au Nicaragua.

Il n'a jamais rien fait de façon inconsidérée, nous dit Anna, il réfléchissait, il ruminait comme il disait, pesant le pour et le contre. Ce soir-là, il lui avait parlé de la lutte du Front sandiniste et du devoir moral d'aller aider les Nicaraguayens qui tentaient de renverser une dictature semblable ou pire que celle du Chili. Elle savait – et nous l'a dit sans la moindre rancœur – que ce jour et cette décision arriveraient tôt ou tard. Les longs silences, les incursions dans un territoire secret interdit aux autres sans pour autant négliger son amour pour elle et son fils étaient le volcan endormi qui entrerait irrémédiablement en éruption.

– Cela fait partie de la saga familiale, ma mère l'a vécu quand mon père s'est engagé dans les Brigades internationales en Espagne.

Anna a refait du thé et soupiré que, dans quelques minutes, son père allait revenir avec le petit.

– Il s'appelle Clotario, c'est sûrement le prénom d'un grand syndicaliste chilien, et il a huit ans.

Elle et son père avaient justifié l'absence de José Ramón en lui disant qu'il faisait une tournée sportive mais avait eu un accident, raison pour laquelle il ne pouvait revenir.

– Naturellement, il ne nous croit pas, mais il n'insiste pas pour savoir ce qui est arrivé à son père. Je pense qu'il se doute de quelque chose.

L'enfant était robuste. Il avait les traits doux d'Anna et les cheveux de jais de José Ramón. Il est entré, a enlevé ses chaussures, salué d'un sourire et s'est assis près de sa mère. Le vieillard a pris place à leurs côtés.

– Ces amis connaissent ton papa, lui a dit Anna en espagnol.

L'enfant a demandé :

– Il va bientôt rentrer ?

Fantômas et moi avons échangé un regard. On avait risqué notre peau, méprisé la vie et la mort, mais comment dire à ce gamin de huit ans que son père ne reviendrait jamais, qu'une putain de balle l'avait emporté près de Jinotega, au Nicaragua ?

– Nous sommes des amis de ton père, Clotario, et nous avons la douleur de te dire qu'il ne reviendra pas. Il a eu un accident et il a été gravement touché. Les médecins ont fait tout leur possible mais les blessures étaient très graves, ai-je murmuré.

– Où s'est passé l'accident ? a crié l'enfant.

– Loin, très loin, dans un pays qui s'appelle le Nicaragua. Ton père a affronté le champion de boxe du Nicaragua et l'accident a eu lieu quand il s'apprêtait à revenir. Nous l'avons accompagné à l'hôpital, il nous parlait toujours de toi et il nous a demandé de te remettre ça, a dit Fantômas en lui tendant la montre.

– Et qui a gagné ce match ? a demandé l'enfant près de pleurer.

– Qui ? Pepe Södertälje, par K-O au premier round, a répondu Fantômas en ajustant le bracelet au poignet du gamin.

– C'est l'heure du Nicaragua ? a demandé Clotario sans se soucier des larmes qui coulaient sur son visage.

Il nous a montré le cadran. La montre marchait de nouveau.

Le dispositif merveilleux

Les villes sont un ensemble de beaucoup de choses : mémoires, désirs, signes d'un langage ; ce sont des lieux de troc, comme l'expliquent tous les livres d'histoire de l'économie, mais on n'échange pas seulement des marchandises, on échange aussi des mots des désirs, des souvenirs.

Italo Calvino

Il reste peu de choses de la ville que nous avons connue. Mais Santiago est là, coupée par la cicatrice ocre du Mapocho avec ses crues et ses décrues selon la rigueur des hivers. Les maisons et les quartiers disparaissent, on trace des avenues sur les cours où nous jouions dans notre enfance, des lieux de douleur sont remplacés par le bruit, et la gaîté des peintures murales a cédé la place à la ruine. De nouveaux quartiers sans histoire surgissent. Mais il reste tout de même quelque chose dans la mémoire de ceux et celles qui s'accrochent encore à la vie et c'est donc en leur nom qu'avance pas à pas le Dispositif merveilleux.

Il faisait assez froid ce mardi 9 juin 1970 quand, peu après midi, le jeune couple franchit la porte vétuste et poussiéreuse de la pension Alborada. Chargés de leurs deux valises, ils gravirent les marches gémissantes de l'escalier de bois et frappèrent à la porte de ce petit hôtel fréquenté par des provinciaux venus pour affaires dans la capitale et des couples clandestins désireux d'occuper une des chambres.

La pension était tenue par une femme au visage impassible. Dans un gros registre des entrées, elle nota l'identité du couple, demanda la durée de leur séjour dans l'établissement, inscrivit comme date de départ le 12 juin et les accompagna aussitôt jusqu'à la chambre nº 5. Le mobilier se composait d'un austère lit de cuivre “taille matrimoniale”, d'une grosse armoire de bois sombre style normand, d'une table ronde, de deux chaises, d'une commode du même style que l'armoire avec un

dessus en marbre sur lequel étaient posés une cuvette en métal émaillé, un broc rempli d'eau et deux serviettes rêches.

La pièce possédait une petite fenêtre assez haute et, non sans difficulté, on pouvait voir qu'elle donnait sur les toits des maisons voisines, rue Alonso Ovalle. Elle sentait le vieux, le tabac froid et une minuscule ampoule de 40 watts, couverte de chiures de mouches, assurait l'éclairage la nuit. Avant de sortir, la femme leur rappela qu'il était interdit de recevoir des visites et de faire la cuisine dans la chambre.

Après le départ de la responsable, la jeune femme s'étendit sur le lit, en faisant gémir les ressorts fatigués du sommier.

– Ce n'est pas la couche idéale pour une lune de miel, dit “Francisca”.

L'homme se laissa tomber à ses côtés et tous deux sentirent leurs corps attirés dans le trou central formé par les ressorts décidément hors d'usage.

– C'est un peu comme dans le Triangle des Bermudes où un vide se forme et entraîne les bateaux, dit “Bruno”.

“Francisca” se leva, ouvrit une valise et en sortit un talkie-walkie. Après l'avoir allumé, elle chercha la fréquence 3 sur les 7 marquées sur le syntoniseur et parla :

– Ici Apollo I, répondez Houston. À vous.

La réponse lui parvint avec une netteté un peu asthmatique.

– Ici Houston. À vous.

– Nous sommes en orbite. Terminé.

Au même instant, un deuxième couple aussi jeune que le premier se faisait également enregistrer dans le gros cahier et la responsable de la pension les conduisit ensuite vers la chambre voisine de celle occupée par “Francisca” et “Bruno”.

La pièce était identique et, une fois seuls, c'est le garçon qui sortit le talkie-walkie de la valise.

– Ici Apollo II. À vous.

– Ici Houston. À vous.

– Nous sommes en orbite. Terminé.

Deux heures plus tard, la responsable de la pension reçut, avec même une certaine joie, deux jeunes gens qui occupèrent la dernière chambre libre. Ils avaient l'air d'arriver du Sud lointain. Plutôt timides, ils s'exprimaient par monosyllabes et trouvèrent jolie la chambre à deux lits qu'elle leur assigna. L'un d'entre eux ouvrit le balcon donnant sur l'extérieur, pratiquement à l'angle des rues Alonso Ovalle et Arturo Prat, et murmura : “Jolie vue.” Ceci finit de convaincre la femme qu'il s'agissait bien de provinciaux. La seule chose qu'on pouvait voir c'était un bout de la

chaussée, l'immeuble gris de l'Institut national et la masse grise de la cordillère des Andes au loin, très loin, là où la ville changeait de nom.

L'équipage d'Apollo III était lui aussi sur orbite.

À cinq heures de l'après-midi, “Francisca”, “Sonia” et “Náhuel”, l'équipage d'Apollo II, “Coco” et “Pancho”, celui d'Apollo III, prenaient le thé dans une maison de la rue Santa Isabel avec “El Chino” qui leur montrait un plan dessiné au crayon.

– Le couple et l'enfant sont dans cette chambre. On ne l'a pas bien vu mais il doit avoir environ trois mois. Ils se couchent tôt, la gérante de la pension leur permet d'utiliser la cuisine, sûrement pour préparer le biberon, et ils éteignent la lumière vers dix heures du soir. Ils écoutent la radio avant de s'endormir.

– Qu'est-ce qu'ils font ? demanda “Náhuel”.

– L'homme doit avoir une trentaine d'années. Il sort vers huit heures, prend son petit-déjeuner dans un café de la rue San Diego puis se dirige vers un cours privé, rue San Isidro. Il étudie la chimie et, d'après nos observations, se prépare à passer des examens pour entrer dans l'industrie chimique. La femme doit avoir dans les vingt-cinq ans, elle sort tous les jours avec le bébé, se promène dans le Parque Forestal, la colline Santa Lucía ou la rue Ahumada jusqu'à la place d'Armes. Tous les jours, ils se retrouvent à treize heures, déjeunent dans un des troquets du portal Fernández Concha, après quoi il retourne à ses cours et elle à la pension. La gérante lui permet, semble-t-il, de laver du linge dans un petit lavoir situé derrière la cuisine. La femme ne sort pas l'après-midi et l'homme rapporte de quoi manger, peut-être un poulet, entre vingt heures et vingt heures trente. Depuis dix jours qu'ils habitent la pension, ils ont toujours suivi cette routine.

Une autre chambre était occupée par un vieillard, apparemment hôte permanent de la pension car il sortait rarement. Il prenait le petit-déjeuner, le repas de midi, le thé et le dîner dans la salle à manger avec la gérante, puis ils regardaient ensemble la télévision jusqu'à minuit environ. Les rares sorties du vieux étaient courtes et se limitaient à faire un tour sur la Alameda, excepté à la fin du mois où il allait à la caisse des employés de maison toucher sa pension ; au retour, il s'approvisionnait en médicaments dans une pharmacie.

La gérante occupait les deux pièces près de la porte. Celle donnant sur la rue était sa chambre, l'autre la salle à manger communiquant avec la cuisine par une porte latérale. La femme avait des habitudes immuables. Elle se levait tôt, préparait le petit-déjeuner pour elle et le vieux pensionnaire, à neuf heures elle balayait les escaliers et le trottoir, sortait les poubelles, et à dix heures allait faire ses courses dans la rue San Diego. Elle rentrait aux environs de midi, faisait la cuisine et, après le repas, regardait la télé avec son pensionnaire. Tous les lundis, un jeune homme

venait le matin chercher les draps et les ramenait lavés et repassés le jeudi, également dans la matinée. Le lundi, la dame se rendait dans une succursale de la Banque d'État de la rue Nataniel pour y déposer les gains de la semaine. Que ce soit pour faire ses courses ou aller à la banque, elle passait d'abord chez un serrurier installé près de la porte de la pension et demandait à l'artisan de jeter un coup d'œil sur l'entrée jusqu'à son retour. Elle ne recevait jamais de visite ou du moins n'en avait pas reçu pendant les deux semaines où ils avaient observé ses habitudes et ses déplacements.

– Il y a quelque chose entre elle et le vieux ? demanda “Coco”.

– On ne s'immisce pas dans les affaires de cœur, mais je suis content de te voir aborder le sujet car on doit faire preuve d'un cœur énorme dans cette opération. Forts et énergiques, oui, mais sans blesser, offenser ou faire du mal à qui que ce soit. L'objectif de l'opération est politique, il doit être clairement établi qu'il a été commis par des responsables politiques et non par des délinquants. Dans quelques heures, le couple devra souhaiter que vous soyez leurs frères ou leurs beaux-frères, le bébé ses oncles ou ses tantes, la gérante et le vieux monsieur, les enfants ou les petits-enfants qu'ils n'ont peut-être pas, précisa “el Chino”.

À dix-neuf heures il faisait sombre et tout était prêt pour le Dispositif merveilleux. Quelques mois plus tôt, le 6 février, la police avait criblé de balles Pedro Lenín Valenzuela, un jeune socialiste qui, dans une action spontanée et fébrile, avait essayé avec un autre camarade, Omar Márcelo Vásquez, de s'emparer d'un avion de la ligne aérienne nationale pour l'emmener à Cuba. Et en mai de la même année, la marine de guerre avait assassiné et fait disparaître Jorge Federico Barraza Barry, “Kiko” Barraza, militant des jeunesses socialistes et cadet de l'École navale. Kiko était doué, il s'était fait remarquer par son intelligence et ses capacités de plongeur sous-marin. Mais il était de gauche, socialiste militant de l'ELN, prêt à rejoindre la guérilla bolivienne comme tant d'autres Chiliens de ce mouvement. Pour la marine de guerre chilienne il représentait une offense et ils l'avaient assassiné à Chaihuín, près de Valdivia.

Au nom de ces deux jeunes militants tués, l'ELN avait décidé de porter deux coups qui feraient mal à la droite chilienne, laquelle commençait déjà à organiser une contre-révolution féroce car tout indiquait qu'au mois de septembre prochain, Salvador Allende gagnerait les élections présidentielles. Il s'agirait d'un coup de propagande armée sans blesser personne ni tirer un coup de feu.

À vingt et une heures les équipages des navettes Apollo étaient de retour à la pension. Ils étaient arrivés par couples, séparément, sauf “Francisca” qui était passée

d'abord par la brasserie El Chuncho acheter deux sandwichs jambon, tomate et avocat pour “Bruno”.

Le 10 juin à zéro heure, elle prit le talkie-walkie.

– Ici Apollo I. À vous.

– Ici Houston. Préparez-vous à entrer dans l'atmosphère terrestre. Terminé.

“Sonia” frappa à la porte du couple. Pour toute réponse, elle entendit un timide “qui c'est ?” de la femme. Elle lui demanda de bien vouloir lui ouvrir car il y avait un problème dans la pension. L'homme alluma la lumière avant de s'exécuter et murmura un “que se passe-t-il ?” Sonia les pria alors de l'accompagner avec le bébé dans la salle à manger.

Quand ils arrivèrent, “Francisca” tranquillisait le vieux et la gérante en leur répétant qu'ils n'étaient pas des voleurs et, comme tout le monde était réuni, elle leur expliqua la situation :

– Nous ne sommes pas des voleurs mais des révolutionnaires. Écoutez-moi bien, mes camarades, moi et beaucoup d'autres dans la rue, nous ne sommes pas d'accord avec certaines choses dans ce pays. Nous ne vous ferons rien, aucun mal, nous voulons seulement que vous restiez très calmes et silencieux pendant que nous accomplirons notre mission. La camarade est étudiante en médecine et a besoin de savoir certaines choses sur vous.

– Vous avez des armes ? demanda le vieux monsieur.

– Oui mais nous ne les utiliserons pas. Vous êtes comme nous des gens modestes et les révolutionnaires se battent pour les humbles. À ton tour, camarade.

“Sonia” demanda si l'un d'eux avait des problèmes de tension artérielle, de diabète ou d'allergies.

– Ma tension est basse et, comme j'ai eu peur, j'ai la tête qui tourne, ma fille, dit la gérante.

“Sonia” s'approcha d'elle, sortit un stéthoscope de sa mallette et lui prit la tension. Après quoi, elle s'enquit des médicaments qu'elle prenait, les vérifia et ouvrit un tube de pilules.

– Votre tension est normale mais a tendance à baisser. Pour vous rassurer, je vais vous donner de la valériane, c'est très doux et ça vous fera dormir. Quand vous vous réveillerez, vous prendrez votre médicament habituel et vous serez en pleine forme. Venez, je vous accompagne à votre lit.

Le vieux déclara qu'il ne poserait aucun problème et qu'il avait dans sa chambre une bouteille de cognac Tres Palos.

– Si je dois mourir, ajouta-t-il, que ce soit après avoir bu un bon coup.

– Il n'arrivera rien à personne. Allons chercher cette bouteille, dit “Francisca”.

Le vieux monsieur se révéla un allié sur lequel on ne comptait pas. Il invita généreusement le mari de la jeune femme et, au deuxième verre du vigoureux cognac chilien, tous deux se concentrèrent sur l'épisode des *Incorruptibles* qui passait à la télévision. La voix d'Álvaro Mutis racontait les détails des aventures d'Eliot Ness et de ses policiers antimafia. La jeune maman, son enfant endormi dans les bras, confiait à “Sonia” son désir de reprendre ses études de secrétariat chez Manpower.

Le mercredi 10 juin, à une heure trente, “Francisca” vérifia que la gérante dormait paisiblement au point de ne pas broncher quand elle lui boucha les oreilles avec des petites boules de coton. Dans la salle à manger, après l'image fixe du drapeau chilien flottant au son de l'hymne national, la mire s'afficha sur l'écran accompagnée du sifflement invitant à éteindre l'appareil. Pour installer plus commodément la mère et l'enfant, “Sonia” décida de les faire asseoir dans un fauteuil assez confortable de la chambre à coucher de la gérante. Dans la semi-pénombre, elle s'assit par terre près de la porte à demi fermée.

“Coco” regarda la rue à travers les voilages et vit les trois jeunes gens vêtus de salopettes bleues et armés des pinceaux à longs manches qui plaçaient une échelle près du haut mur faisant face à la pension.

– Ici Apollo I. À vous, dit “Bruno” dans le talkie-walkie.

– Ici Houston, à vous.

– Nous entamons l'approche. Terminé.

Dans la chambre n° 5, “Bruno” et “Náhuel” croisèrent sur leur poitrine deux longues bandes de toile terminées par des crochets. Ils fléchirent les genoux jusqu'à ce que les crochets touchent le sol, les glissèrent sous l'armoire et se relevèrent lentement. Le meuble se souleva lui aussi et, avec l'aide de “Pancho” et “Coco”, ils le poussèrent au centre de la pièce. Sitôt fait, ils transportèrent le matelas sur le sol, devant le mur libéré.

“Coco”, accroupi sur le matelas, commença à enlever le plâtre à un mètre du sol avec un burin. La couche n'était pas très épaisse et les brins de paille sèche des briques crues apparurent rapidement.

Un quart d'heure plus tard, il avait dégagé un espace suffisant pour évaluer les dimensions d'un bloc de torchis :

– Soixante centimètres de large, vingt de haut et, d'après les caractéristiques de la construction, environ quarante de large. Cette maison a résisté aux tremblements de terre, nous avons donc plus d'un mètre de mur.

– Ici Apollo I. À vous, dit “Bruno”.

– Ici Houston. À vous.

– Nous entrons dans l'atmosphère. Terminé.

En face de la pension, dans la rue Alonso Ovalle, les trois jeunes gens en salopette bleue commencèrent à encoller de grandes feuilles de papier. Après quoi l'un d'entre eux montait sur l'échelle pour les déplier tandis qu'en bas les deux autres l'aidaient à les coller au mur avec leur pinceau. C'était des affiches du dentifrice Odontine montrant un lapin souriant, aux dents éclatantes. Les trois jeunes n'étaient pas précisément discrets ou silencieux mais très perfectionnistes car, après avoir collé l'image du lapin souriant, ils l'enlevaient et recommençaient tout le processus. À côté d'eux il y avait trois grands seaux en métal. Deux contenaient de la colle qu'ils remuaient bruyamment, l'autre était plein de restes de pellicule donnés par un projectionniste d'un cinéma de Santiago. Il suffisait d'y jeter une allumette pour remplir la rue d'un nuage de fumée dense, noire et poisseuse.

Le 10 juin, à trois heures du matin, “Coco” et “Pancho” avaient fait un trou rectangulaire d'un mètre de haut sur un mètre de large et quarante centimètres de profondeur. Ils s'apprêtaient à fixer une planche sous la partie supérieure à l'aide de deux étais avant de continuer à creuser quand ils furent interrompus par les pleurs de l'enfant.

– On a un problème, dit “Sonia”.

Le jeune père avait oublié d'acheter du lait en poudre pour le bébé. La jeune mère et future secrétaire chez Manpower le lui reprochait durement, lui rappelant qu'elle lui avait même recommandé sur un papier : “Achète du lait et deux tétines.”

– Elle ne l'allaite pas ? demanda “Pancho”.

Non. Ou peu, très très peu et, depuis un mois, l'enfant consommait une boîte de lait Nido par semaine.

– On ne peut pas lui donner autre chose ? insista “Pancho”.

Appuyée par les pleurs enthousiastes de l'enfant, “Sonia” dit avec emphase que le problème était sérieux et qu'il fallait le résoudre.

– Ici Apollo I. À vous, dit “Bruno”.

– Ici Houston. À vous.

– Problème. On a besoin d'une boîte de lait Nido.

– En poudre. Du lait entier en poudre, précisa la jeune mère.

– Ici Houston. Répétez, Apollo. À vous.

– Du lait Nido. Entier et en poudre. Une boîte. À vous.

– Et deux tétines pour biberon, ajouta la jeune mère.

– Et deux tétines pour biberon. À vous.

– Compris. Dans une demi-heure. Terminé.

À l'angle des rues Alonso Ovalle et San Diego, une Simca blanche était garée. À l'intérieur, un homme avec un talkie-walkie branché sur la fréquence n° 4 reçut la

consigne de se rendre dans la pharmacie de garde, d'y acheter une boîte de lait entier en poudre Nido et deux tétines pour biberon.

Dans la chambre n° 5 “Coco” et “Pancho” continuaient à creuser. Le mur de briques crues durcies par les années offrait peu de résistance aux coups de burin et de masse.

Le bébé n'arrêtait pas de pleurer et finit par réveiller la gérante. À moitié endormie, elle proposa de lui faire une tisane de céleri ou de mélisse car il avait peut-être des prouts qui lui donnaient mal au ventre. La jeune mère s'y opposa catégoriquement disant qu'avant de l'endormir, elle lui tapotait le dos pour lui faire évacuer les gaz, les vents, les prouts ou tout autre mot employé à Santiago.

Le jeune père, très offensé par la réprimande publique, insistait pour prendre son fils dans ses bras sous prétexte que seul un père savait calmer les angoisses d'un enfant.

– Ce n'est pas de l'angoisse mais de la faim car une certaine personne que je ne nommerai pas a oublié d'acheter du lait pour son fils, lui décocha la jeune mère.

– Écoutez, mon ami, il vaut mieux aller boire un coup et laisser les dames s'occuper du petit pendant que ces jeunes font la révolution, suggéra le vieux.

Vingt minutes plus tard, toujours accompagnés par les pleurs de l'enfant comme musique de fond, “Coco” et “Pancho” retirèrent les derniers gravats et tombèrent sur une surface métallique. “Bruno” prit le talkie-walkie.

– Ici Apollo I. À vous.

– Ici Houston. Patience. Le lait ne va pas tarder. À vous.

– Nous entrons dans la phase 2. À vous.

– Attendez que le lait arrive. Terminé.

Pour on ne sait quelle raison curieuse, insondable et impondérable – quarante-cinq ans plus tard, aucun des survivants ayant participé au Dispositif merveilleux ne se l'explique –, personne ne prêta attention aux mouvements de la gérante. À demie endormie par la valériane, elle arriva dans la chambre n° 5 et ce qu'elle vit lui fit crier :

– Jésus, Marie, Joseph ! Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

Elle voyait “Coco” et “Pancho” à genoux sur le matelas conjugal couvert de poussière et de gravats, le linge de lit entassé sur le sommier à ressorts, l'armoire “normande” pareille à un objet perdu au centre de la pièce et “Bruno” et “Náhuel” disposant un chalumeau à acétylène sur le marbre de la commode.

– Sortez, madame. Rejoignez les autres, ordonna “Bruno”.

– Faire la révolution c'est une chose et causer des dégâts chez autrui c'en est une autre. Ce matelas est neuf et on venait de cirer le parquet, on venait de le cirer !

Heureusement, le vieux monsieur était un trésor de conciliation. Il lui mit le bras sur les épaules et la conduisit dans la salle à manger.

– Ne vous faites pas de mauvais sang. Ces histoires de révolution sont très compliquées. Buvez un petit coup avec nous et vous verrez comme vous retrouverez votre calme.

Ce vieux était une perle.

À cet instant, le voyant du talkie-walkie de “Bruno” s'alluma.

– Ici Houston. À vous.

– Ici Apollo I. À vous.

– Ce que vous avez demandé arrive. À vous.

– Bien reçu. On passe à l'étape 2 dans quinze minutes. À vous.

– Bien reçu. Terminé.

“Francisca” descendit les escaliers, ouvrit la porte d'entrée et revint avec un paquet enveloppé de papier cadeau. La jeune mère le prit sans pouvoir cacher son émotion. Le paquet contenait deux boîtes de lait entier Nido, deux biberons complets, un ensemble de tétines et deux bavoirs, un rose et un bleu clair.

Le mercredi 10 juin 1970 à quatre heures du matin, “Bruno” et “Náhuel” coupaient la plaque de fer avec le chalumeau à acétylène. Dans la rue, les trois jeunes en salopettes bleues continuaient à coller et décoller le lapin aux dents éclatantes de leurs affiches. La Simca blanche les avait rejoints. Le capot était levé et le conducteur tentait de résoudre un problème de carburateur en faisant un bruit terrible.

À quatre heures trente exactement, le trou percé dans la plaque de métal permettait le passage d'une personne. Ils se laissèrent glisser le long d'une corde. D'abord “Náhuel” puis “Francisca”.

– Ici Apollo I. À vous.

– Ici Houston. À vous.

– Nous avons mis le pied sur la planète.

– Bien reçu. Terminé.

“Náhuel” et “Francisca” étaient dans l'Armurerie italienne.

Selon la presse de droite chilienne, la police et le propriétaire de l'armurerie, ils avaient volé de quoi armer un régiment et une somme d'argent inimaginable. Mais, à dire vrai, à cinq heures trente du matin de ce mercredi 10 juin, l'arsenal disposé sur le sommier aux ressorts affaissés se composait de : quatorze pistolets, douze revolvers, neuf fusils de chasse, deux carabines Winchester, cinquante caisses de munitions de différents calibres et cinquante mille escudos, la monnaie chilienne de l'époque.

Ce que ne dirent ni la presse de droite ni la police, c'est qu'ils laissèrent la moitié de l'argent à la gérante pour qu'elle achète un matelas à deux places neuf et paie les maçons qui répareraient les dégâts causés dans le mur.

Par contre, ils parlèrent du message laissé sur le comptoir de l'armurerie : “Avec les salutations révolutionnaires de Pedro Lenín Valenzuela et Kiko Barraza.”

Le mercredi 10 juin 1970, à six heures du matin, il faisait encore sombre. Le chauffeur de la Simca avait réussi à réparer son moteur avec l'aide d'un autre conducteur qui s'était, par hasard, garé lui aussi devant la porte de la pension et, sur deux grandes affiches, l'image souriante du lapin d'Odontine ornait un mur de plus à Santiago.

Avant de partir, “Sonia” leur recommanda d'appeler la police, les carabiniers, mais pas avant cinq minutes.

– Bonne chance, mes enfants, leur dit le vieil homme.

Et ils sortirent dans le matin froid de Santiago.

Année 59 Djoutché

La norme générale des opérations militaires consiste donc à ne pas penser que l'ennemi ne se présentera pas mais à être sûr d'avoir les moyens de l'affronter ; à ne pas penser que l'adversaire n'attaquera pas mais à être sûr de posséder ce qui ne peut être attaqué.

Sun Tzu, *L'Art de la guerre*

Il y a des choses qui arrivent par pur hasard si on veut donner ce nom au point central de la corde raide sur laquelle se croisent deux funambules dont seul l'un d'entre eux pourra passer et continuer jusqu'à l'autre bout.

Un bout de la corde se trouvait à Santiago du Chili, un jour de printemps, en 1971. JD et moi marchions dans l'avenue Vicuña Mackenna sans autre intention que d'arriver à La Alameda et d'entrer à la Fuente Alemana pour y manger d'énormes sandwichs de filet de porc tout juste sorti du four accompagnés de quelques bonnes bières. Nous étions tous les deux bien décidés à changer la société chilienne, latino-américaine et même mondiale grâce à nos efforts mais non sans avoir d'abord assouvi notre faim.

Soudain nous avons vu un Chinois petit et maigre monté sur une échelle qui fixait un curieux blason sur la façade d'une maison. Nous nous sommes approchés en attendant qu'il finisse d'accrocher l'emblème avec une étincelante étoile rouge dans la partie supérieure, des épis dorés sur fond vert de chaque côté, des montagnes au centre, un lac, plus bas un barrage hydroélectrique, des pylônes à haute tension et enfin une forêt de drapeaux rouges dans la partie inférieure.

– C'est le blason de quel pays ? a demandé JD.

Le Chinois petit et maigre a mis les mains sur les coutures de son pantalon, nous a adressé une élégante révérence et a dit :

– Ce sont les armoiries de la République populaire démocratique de Corée.

Aussitôt, le Chinois petit et maigre qui s'avéra être coréen nous a tendu la main puis nous a donné deux délicates cartes de visite où on pouvait lire : Park Il Son. Premier secrétaire de l'ambassade de la République démocratique de Corée au Chili.

Comme nous n'avions pas de cartes de visite nous avons répondu à sa courtoisie par un “Ravis de vous connaître. Bienvenue au Chili”.

– Ce serait un honneur de vous recevoir et de vous montrer l'ambassade, malheureusement je dois m'occuper d'autres choses. Sachez en tout cas que vous êtes cordialement invités au jour de votre choix, a dit le camarade Park Il Son, premier secrétaire de l'ambassade de la République populaire démocratique de Corée au Chili. Après quoi, chargé de l'échelle et d'une mallette contenant les outils utilisés pour fixer le blason de son lointain pays, il est entré dans la vieille bâtisse.

À la Fuente Alemana, on s'est installés au comptoir et on s'est tapé deux délicieux sandwichs filet de porc, choucroute, tomate, avocat, sauce piquante et moutarde. C'était un bonheur de sentir le demi-kilo de viande contenu entre deux tranches de pain et la bière pression, le chilenissime “shop” ne pouvait constituer plus heureux complément.

– Sympa, le Coréen.

– Je crois qu'il était seul. Les ambassades ont généralement beaucoup de personnel et ce n'est pas courant de voir le premier secrétaire sortir dans la rue avec une échelle pour accrocher le blason du pays. Qu'est-ce que tu sais sur la Corée ? a demandé JD.

Je ne savais pas grand-chose. J'avais entendu parler de la guerre et du fameux parallèle 38 qui divisait le pays en deux, Corée du Nord et Corée du Sud.

JD n'était pas lui non plus une encyclopédie en la matière. Entre deux gorgées de bière, il a dit que la République populaire démocratique de Corée, c'est-à-dire celle du Nord, était dirigée par un petit gros aux cheveux coupés de manière extrêmement curieuse. Son nom était Kim Il-sung et les Coréens l'appelaient Leader Bien-Aimé.

Après avoir mangé nous avons pris la voiture de JD pour nous diriger vers le sud, à Puente Alto, un petit village paisible sur les flancs de la cordillère. Une longue demi-journée nous attendait et nous voulions passer une nuit tranquille. Avec quatre autres camarades socialistes de Puente Alto nous étions chargés de la sécurité de la centrale d'eau potable de Vizcachas. Toute l'eau consommée à Santiago sortait de là et nous avions dû faire feu pour repousser plusieurs tentatives visant à faire exploser les installations ou à empoisonner l'eau en déversant des toxines dans les bassins d'épuration.

L'organisation paramilitaire fasciste Patria y Libertad était très active. Le tribunal de Puente Alto avait reçu plusieurs plaintes pour tentatives de détérioration des propriétés de l'État et, dans les bureaux de la centrale, nous avions un véritable musée d'explosifs et de toxines abandonnés dans leur fuite par les fascistes.

La nuit était calme. Nous avions derrière nous la masse sombre de la cordillère des Andes, devant nous les lumières scintillantes de Santiago formaient une mer dorée et, au-dessus, des milliers d'étoiles imposaient un silence sidéral.

– Je n'arrête pas de penser au Coréen, a murmuré JD.

– Moi aussi. Il était seul, on aurait dit un naufragé.

Alors, après avoir allumé une cigarette, JD m'a avoué avoir lu quelque chose sur la Corée du Nord dans une revue. Apparemment les camarades coréens organisaient leur vie et leur action politique selon les règles de la doctrine Djoutché inventée par Kim Il-sung, laquelle conseillait concrètement de se débrouiller tout seul.

– À peu près comme nous. L'armée ou les carabiniers pourraient se charger de la sécurité de cette centrale mais, comme on ne sait pas à qui se fier, on doit passer la nuit dehors pour que les habitants de Santiago puissent se doucher demain, a conclu JD.

Une semaine plus tard nous avons décidé d'accepter l'invitation du camarade Park Il Son et nous nous sommes rendus à l'ambassade de la République populaire démocratique de Corée.

Nous avons frappé à la porte et une jeune Coréenne au sourire impeccable nous a ouvert. Elle nous a salués dans un espagnol cérémonieux et nous a offert de nous asseoir pendant qu'elle allait prévenir le camarade Park de l'arrivée de ses "honorables visiteurs". JD et moi avions vingt-deux ans et, tout au long de notre vie, on nous avait donné toutes sortes de qualificatifs, excepté celui d'"honorables".

La salle de réception était ornée de photographies en couleur. Des paysages idylliques alternaient avec des usines énormes, des barrages et des tableaux faisant allusion aux luttes du prolétariat. En les regardant avec attention, on découvrait que ce n'était pas des peintures mais des chorégraphies réalisées par des centaines de milliers de personnes dressant des panneaux aux couleurs appropriées. La place d'honneur était occupée par la lithographie d'un homme robuste à la coupe de cheveux assez étrange, souriant face à une forêt de drapeaux. En le voyant, la première idée qui venait à l'esprit était que soit la perspective était mauvaise, soit le type était très grand, extrêmement grand.

– Aucun commentaire, a conseillé JD.

Le camarade Park Il Son nous a d'abord fait une révérence pour nous saluer, puis nous a serré la main avec effusion et a accepté avec joie le drapeau de la

Fédération des jeunes socialistes que nous lui avons donné. Aussitôt après, il nous a conduits devant le portrait que nous avions déjà vu. Lui et la secrétaire se sont respectueusement inclinés et il l'a présenté :

– Le camarade Kim Il-sung, le Leader Bien-Aimé. Président de la République populaire démocratique de Corée. Le plus beau pays du monde.

Que pouvaient ajouter deux militants chiliens de la FJS devant pareille présentation ? Heureusement, JD s'était documenté sur les coutumes orientales et, après une profonde révérence que j'ai imitée, son "Cet honneur égaye notre vie" nous a permis de bien, très bien nous en sortir. Plus tard, JD m'a avoué avoir appris cette phrase dans un film d'Akira Kurosawa.

Le camarade Park Il Son nous a fait entrer dans son bureau présidé lui aussi par un portrait du Leader Bien-Aimé et nous a demandé en quoi il pouvait nous être utile.

Pour être franc, je m'étais moi aussi un peu documenté sur la Corée du Nord et mon seul intérêt était de recevoir en cadeau un objet en porcelaine, un vase ou un cendrier pour l'offrir à ma mère.

– Nous serions très heureux d'apprendre le style Djoutché pour l'appliquer à la révolution chilienne, a dit JD.

Le camarade Park Il Son nous a fait servir par la secrétaire un thé vert insipide assez différent du très chilien "Ratampuro", si fort qu'il collait aux dents, et, avec une expression de félicité comparable à celle d'un prédicateur à la vue de son église pleine, nous a donné la première leçon de Djoutché.

D'après ce que nous avons compris, la méthode Djoutché enseignait, semble-t-il, que les hommes étaient les seuls responsables de leur destin et que, pour être heureux, il fallait en finir avec les différences de classe, avec les classes, afin de construire une société où le Leader Bien-Aimé serait au sommet, viendrait ensuite l'armée populaire chargée de défendre la souveraineté et la liberté du peuple et, finalement, le peuple travaillant dans la joie sous la direction du Leader Bien-Aimé. Le camarade Park Il Son a ajouté que, d'après la méthode Djoutché, l'histoire commençait avec la liberté du peuple. Il existait un moment, une heure zéro, à partir de laquelle on commençait à mesurer le temps et dans le cas de la Corée du Nord, c'était en 1912, année de naissance de Kim Il-sung. Voilà pourquoi les habitants du Plus Beau Pays du Monde ne vivaient pas en 1971 mais en 59 Djoutché.

Sans avoir besoin de poser de questions, nous avons appris qu'il n'existait pas d'inégalités en Corée, ni une droite fasciste comme la nôtre. La disparition des classes permettait d'éviter les dissidences et, en accord avec la méthode Djoutché, le

camarade Kim Il-sung portait sur ses épaules la responsabilité d'être le maître de la révolution, unique penseur et phare du chemin conduisant à un avenir heureux. De plus, les rares cas de contamination capitaliste se réglaient dans des camps de travail rural.

En prenant congé et après avoir convenu d'une prochaine visite, le camarade nous a interrogés sur nos vies. JD était en dernière année à la faculté de journalisme et moi dans une école de théâtre. Nous sommes donc sortis de l'ambassade nantis de deux cadeaux porteurs d'une forte charge émotionnelle : un livre du camarade Kim Il-sung intitulé *La presse doit être au service des masses* et, toujours de la plume du Leader Bien-Aimé, *À propos du théâtre* et *Une héroïne du peuple*, de ce même auteur.

Une fois dans la rue, JD a voulu avoir mon avis.

– S'il nous prenait la fantaisie d'exposer les idées Djoutché à la FJS, on se retrouverait très probablement dans un hôpital psychiatrique.

– Exact. Mais je continue à réfléchir à l'idée de se débrouiller tout seul, a dit JD.

Tout comme le gros des militants et une grande partie de la gauche chilienne, nous avions le sentiment d'être sur la bonne voie. Nous n'étions pas pacifistes mais nous tentions d'unir nos forces pour éviter la guerre civile dont rêvaient la droite et Richard Nixon. Nous étions un pays long et étroit où peu d'habitants étaient convaincus par notre singularité : celle de régler les problèmes de manière civilisée, sans répression, sans dictature du prolétariat. Notre révolution avait un goût de vin rouge et d'empanadas mais nous nous sentions incompris. Il nous manquait beaucoup de choses, par exemple du papier pour imprimer la presse progressiste et les livres universels publiés chaque semaine par Quimantú, la maison d'édition étatisée. Le camp socialiste d'Europe orientale, au lieu de nous envoyer du papier ou de quoi en acheter, nous adressait des suggestions sur la manière de faire la révolution pendant que nos étudiants collectaient du vieux papier pour le recycler. Quand les difficultés menaçaient de nous démoraliser, la consigne était “Contre mauvaise fortune, bon cœur”. On recevait avec plaisir les démonstrations de solidarité internationale même si, par exemple, les jeeps roumaines destinées à l'agriculture brûlaient tellement de combustible qu'on avait fini par les mettre au rebut. Les Cubains avaient connu pire quand l'Union soviétique leur avait envoyé des chasse-neige. Ce qui nous agaçait le plus, c'était les critiques d'autres Latino-Américains qui s'acharnaient à montrer nos erreurs par rapport à l'orthodoxie insurrectionnelle. Nous, on voulait se débrouiller tout seuls.

À l'époque, les relations des différentes forces de gauche avec le monde passaient par les visites aux ambassades. Celle d'URSS couvrait tous ses visiteurs d'exemplaires de la revue *Union soviétique*, celle de la République démocratique d'Allemagne

offrait les œuvres complètes de Marx et la revue *Pont*. Les Yougoslaves fournissaient les meilleures informations sur le "Mouvement des Pays Non Alignés" dont nous faisions partie, et les Chinois distribuaient généreusement *Pékin Informations* et les petits livres rouges de Mao. Compte tenu de cette réalité, JD et moi avons décidé d'obtenir quelque chose de l'ambassade de Corée.

À chacune de nos visites, le camarade Park Il Son nous parlait des succès de la méthode Djoutché. La République populaire démocratique de Corée, sous la sage direction du Leader Bien-Aimé, détenait le record mondial de la production de riz, de maïs ou de pommes. Nous ne tentions en aucun cas de le contredire, mais nous indiquions tout de même que le Chili exportait lui aussi des pommes très appréciées. Le sourire disparaissait alors de son visage, il prenait un air de résignation douloureuse et nous disait que le camarade Kim Il-sung souffrait beaucoup de savoir qu'il existait au Chili une aristocratie ouvrière, ces mineurs de cuivre avec leurs salaires exceptionnels, leurs hôpitaux de luxe et leurs vacances dans des stations thermales paradisiaques. Ensuite, il donnait à chacun de nous un tome des œuvres complètes du camarade Kim Il-sung en nous demandant d'y réfléchir.

– Les livres rouges de Mao, on peut au moins les fumer, disait JD.

C'était vrai. Les cigarettes commençaient à manquer et on s'approvisionnait en paquets de tabac. Les bibles méthodistes et les petits livres rouges offraient le meilleur papier à rouler.

Pendant un thé vert de l'après-midi, le camarade Park Il Son nous avait réservé une surprise : il avait reçu un projecteur et deux films dont les scénarios étaient du Leader Bien-Aimé.

Un héros du peuple racontait l'histoire d'un jeune soldat coréen prisonnier des Japonais. Vêtu de haillons, il devait affronter un karatéka nippon. Ce dernier était plus grand, plus fort, et avait un air imposant avec son *keitogi* d'un blanc impeccable et son obi noir de *sensei*, de maître karatéka. Les officiers japonais riaient avec mépris de l'aspect misérable du Coréen. Les deux hommes se saluèrent d'une inclinaison de tête et le Japonais se lança dans une série de mouvements énergiques, adressa de nombreux coups au Coréen qui se limita à les esquiver sans quitter sa place jusqu'au moment où son pied droit se leva, réalisa une large courbe dans le sens contraire des aiguilles d'une montre et vint frapper la tête du Japonais qui tomba comme une masse. La musique angoissante accompagnait les soldats japonais se ruant sur le Coréen pour le frapper à coups de crosse jusqu'à ce qu'un officier fou de colère le prenne par les cheveux et lui demande en hurlant le nom de cette technique de combat. Dans les sous-titres en espagnol nous avons lu : "C'est le taekwondo qui rend les Coréens invincibles."

À la fin du film les Japonais suggéraient au Coréen de déserter et de leur enseigner le taekwondo. Alors, avant de mourir, il chantait une chanson bucolique traduite par les sous-titres en espagnol : "Si nous appliquons avec force la technique Djoutché nous pouvons vaincre tous nos ennemis, si nous formons un seul homme, la technique Djoutché nous apprendra à compter sur nos propres forces sans dépendre des autres. Djoutché !"

JD s'est levé de sa chaise pour applaudir. J'en ai fait de même. Le camarade Park Il Son avait l'air sincèrement ému par notre enthousiasme.

– Camarade ambassadeur, a commencé à dire JD, chaque jour les forces de la contre-révolution attaquent nos compagnons. Nous demandons très fraternellement au camarade Kim Il-sung, le Leader Bien-Aimé, un professeur de taekwondo.

Au même moment, le hasard, la détermination ou quel que soit le nom qu'on veut lui donner a décidé que l'autre bout de la corde se trouve quelque part à Pyongyang, capitale de la République populaire démocratique de Corée, le plus beau pays du monde.

Le premier funambule à se tenir sur la corde était un officier de l'armée coréenne, un quadragénaire dont la loyauté envers le camarade Kim Il-sung était éprouvée. Il mesurait un mètre soixante, ne pesait pas lourd physiquement à première vue et nous devions l'appeler simplement maître Lee.

Au bout de son troisième ou quatrième jour à Santiago et bien qu'il ne sache pas un mot d'espagnol, nous l'avons invité à manger des fruits de mer crus au marché central. Il les a appréciés mais beaucoup moins que la sauce rouge aux piments extrêmement piquants qu'il dévorait comme s'il s'agissait de cerises.

Le deuxième funambule à s'engager sur la corde était Tuco, l'un des cinq militants de la FJS que nous avions sélectionnés pour apprendre le taekwondo, trois hommes et deux femmes brûlant de maîtriser cet art martial.

Parmi les cinq choisis, seul Tuco pouvait être décrit comme un jeune au comportement parfois étrange. En certaines occasions, quand nous affrontions la police, loin d'obéir aux ordres de l'instinct et de battre en retraite pour échapper aux gaz lacrymogènes qui empêchaient de respirer, il restait là, le menton presque collé à la poitrine, à écouter des instructions qu'il était le seul à recevoir et se lançait à l'attaque en distribuant des beignes et des coups de pied.

Une pièce vide de l'ambassade a servi de gymnase pour la première et unique leçon de taekwondo donnée par le maître Lee pendant son bref séjour au Chili. Un tapis de sol ostensiblement oriental était posé sur le sol avec, au centre, le symbole du yin et du yang et, tout au bout, le maître Lee en kimono bleu et ceinture noire. Avant de commencer, il a dit quelques mots traduits par le camarade Park Il Son :

– Le *tae* est la connaissance des techniques pour transformer les pieds en armes offensives mortelles. Le *kwon* consiste à utiliser les bras, depuis la main jusqu'à l'épaule, comme armes défensives et offensives. Le *do* explique le chemin pour perfectionner les techniques du *tae* et du *kwon*. Quand on maîtrise ces techniques on est capable d'anticiper les attaques des adversaires.

Je dois reconnaître à ma grande honte avoir été le premier à fouler le tapis. Maître Lee, toujours traduit par le camarade Park Il Son, m'a salué d'une inclinaison de tête et m'a ordonné de l'attaquer. Aussitôt il s'est mis à grogner et a adopté une position curieuse, les jambes fléchies comme s'il était assis sur un tabouret invisible, les poings serrés tournés vers le haut et les avant-bras collés à la taille. J'ai avancé, balancé un coup en direction de son visage ; il l'a détourné d'un mouvement de main et, aujourd'hui encore, je ne sais d'où est sorti ce pied qui m'a touché en plein ventre, m'a éjecté du tapis, essayant pendant quelques minutes de faire entrer de l'air dans mes poumons.

– Votre attaque était parfaitement prévisible, a dit le camarade Park Il Son.

C'était maintenant au tour de Sarita, vingt ans, étudiante en agronomie. Elle est montée sur le tapis, s'est approchée du Coréen toujours dans la même position, a fait semblant de frapper de la main gauche mais a balancé la droite sur le visage de maître Lee. Sarita a réussi à voir les deux doigts qui prenaient sa main en tenaille et a crié en recevant le coup de poing dans la cuisse. Elle est tombée en souffrant de crampes atroces. Il a fallu s'y mettre à deux pour la relever.

C'est alors que Tuco est monté sur le tapis. Les deux funambules se trouvaient sur la corde et seul l'un d'entre eux atteindrait l'autre bout.

Le Coréen restait de marbre, impavide, sans bouger un muscle ni un cil, toujours dans la même position. Tuco est resté immobile, le menton collé à la poitrine. Le camarade Park Il Son a traduit de nouveau l'ordre d'attaquer mais Tuco n'a pas bronché jusqu'au moment où il a commencé à acquiescer de la tête en écoutant cette voix qu'il était le seul à entendre, a mis sa main derrière le dos, sorti un revolver et tiré dans la jambe du Coréen.

J'ignore si George Lucas et les scénaristes d'*Indiana Jones* ont eu connaissance de cet épisode de l'histoire des insurgés chiliens mais, dans une des aventures de l'aventurier archéologue, Harrison Ford fait exactement la même chose.

Nous ne sommes plus retournés à l'ambassade de la République populaire démocratique de Corée. On ne connaît que trop l'histoire à partir du 11 septembre 1973. Le monde a changé, le Chili a changé, nous aussi, en bien ou en mal.

Il y a environ deux ans, j'ai revu JD. On s'est donné l'accolade et, tout en buvant au bon vieux temps, nous avons passé en revue nos vies et le monde. En

République populaire démocratique de Corée, Kim Il-sung, bien que mort, exerce toujours la charge de Président Éternel. Son fils Kim Jong-il a hérité le premier du pouvoir réel et ensuite c'est son petit-fils Kim Jong-un. Sur les photos, ils ont tous la même curieuse coupe de cheveux.

– Qu'a bien pu devenir le camarade Park Il Son ? a demandé JD en commandant une autre tournée de bières.

Puis il a ajouté :

– Et le camarade Lee, j'espère qu'il n'est pas resté boiteux.

Et nous avons trinqué à la santé de ces deux Coréens en leur souhaitant de ne pas être encore en rééducation dans une colonie agricole à cause de cette connerie totalement, purement et simplement chilienne.

L'autre mort du Che

À la mémoire de Luis Renato
González Córdoba "Eladio", membre du GAP.

Début mars 1971, les partis politiques de la droite chilienne exigèrent de savoir qui étaient les jeunes hommes qui escortaient Salvador Allende dans ses déplacements. La réponse fut brève et précise : "C'est un Groupe d'Amis Personnels qui m'accompagnent partout et sont prêts à me protéger au prix de leur propre vie au cas où un danger me menacerait."

Cette réponse nous a plu et c'est ainsi qu'est né le GAP.

Nous étions de jeunes socialistes, nous admirions et respections Allende, les meilleurs d'entre nous ont combattu à ses côtés à La Moneda, beaucoup ont été torturés à mort par les militaires putschistes. Ces derniers ont fait disparaître leurs corps, retrouvés ensuite lentement et identifiés au fil des ans. Ils reposent au cimetière général, à Santiago, où ils escortent le mausolée du président. Nous sommes peu nombreux à avoir survécu mais ceci est une autre histoire.

L'année 1971 fut intense surtout à partir du 10 novembre avec la visite du commandant Fidel Castro. Il était curieux de tout voir et les moteurs de nos Fiat 125 chauffaient à force d'aller et venir sur les routes du Chili.

Le 3 décembre à dix heures du matin, la veille du retour de Fidel Castro à Cuba, quatre membres du GAP furent chargés d'une mission spéciale.

Le gouvernement chilien avait offert deux poussins de condors à Cuba, un mâle du nom de Santiago et une femelle appelée Aconcagua. Il s'agissait de les emmener à l'aéroport et de les remettre aux vétérinaires cubains chargés de les transporter jusqu'au zoo de La Havane.

On avait mis les deux oiseaux dans une boîte en carton épais, assez grande et perforée pour leur permettre de respirer. Étant donné les dimensions et la taille de la

Fiat 125, les camarades du GAP décidèrent qu'il valait mieux l'attacher sur le toit du véhicule. De plus, malgré leur jeune âge, les condors puaient comme n'importe quel géant des Andes amateur de charogne.

Du zoo de Santiago jusqu'à La Alameda, le voyage se déroula sans incident mais, devant la gare centrale, un conducteur inattentif brûla un feu rouge et le chauffeur de la Fiat fut obligé d'appuyer à fond sur la pédale de frein, sur l'embrayage, d'actionner le changement de vitesse et de donner un coup de volant pour éviter la collision. Conséquence de cet imprévu, la boîte s'entrouvrit, laissant une ouverture que l'un des condors mit à profit pour prendre la fuite.

Tandis que les camarades du GAP maudissaient le conducteur irresponsable et réparaient la boîte en endurant les coups de bec d'Aconcagua, l'autre condor, Santiago volait au-dessus des arbres avec une maladresse due à son jeune âge avant de se poser sur la partie la plus haute du toit de la gare centrale, bourrée à cette heure de voyageurs descendus du train reliant Puerto Montt à la capitale.

Santiago, le condor en fuite, semblait surpris de pouvoir voler, et même si sa mémoire génétique de souverain des plus hautes cimes des Andes lui ordonnait de prendre son envol, ses craintes de jeune inexpérimenté le faisaient hésiter et il se contentait d'observer les gens qui passaient sous la toiture métallique du bâtiment conçu par Eiffel.

– Il va rester là, il n'a que quelques secondes de vol, il n'osera pas aller plus loin, dit un des membres du GAP.

– Il faut le faire descendre avant qu'il ne découvre sa puissance de condor, ajouta un autre.

Quelques minutes plus tard, une foule observait l'oiseau tandis que deux camarades du GAP cherchaient à savoir comment et par où on pouvait grimper sur le toit, mais aucun des employés des chemins de fer de l'État ne savait si Eiffel avait prévu un quelconque escalier de secours. Près de la Fiat 125, les deux autres camarades du GAP tentaient de calmer Aconcagua qui donnait de furieux coups de bec à la boîte en carton, envoyaient poliment chier un carabinier qui menaçait de les verbaliser pour stationnement interdit, et maintenaient à distance les douzaines de curieux désireux de voir ce qui diable s'agitait à l'intérieur de la boîte.

Au bout de trente minutes d'attente fébrile, les pompiers arrivèrent. Après avoir accepté à contrecœur qu'ils devraient capturer le volatile sans lui faire le moindre mal, ils déplièrent une échelle télescopique et l'un d'eux, muni d'un sac, commença à grimper vers les hauteurs. Pour Santiago, le condor en fuite, le casque étincelant du pompier fut le signal pour ouvrir ses ailes et montrer au monde ses talents de seigneur du ciel. Ce qu'il fit. Il courut en battant des ailes avec de plus en plus de

vigueur, fit un bond, s'éleva de quelques mètres puis se posa à l'autre extrémité du toit de la gare.

Là, le jeune condor sembla se demander ce qui se passait. L'air de la capitale était peut-être trop dense, le lapin qu'il s'était tapé aux premières heures du jour dans le zoo représentait peut-être un poids. Il vit les trois pompiers s'approcher à pas lents, regarda l'abîme qui s'ouvrait au bord du toit de la gare et décida de jouer le tout pour le tout. Il sauta dans le vide en battant des ailes et vola jusqu'au toit d'un immeuble voisin.

Au niveau du sol, la foule se précipita vers une rue latérale pour suivre l'oiseau qui pour eux était un vautour, un faucon ou un aigle, et ceux du GAP firent de même avec Aconcagua bien enfermée à l'intérieur du véhicule.

Santiago, le condor en fuite, répéta plusieurs fois l'exercice consistant à déployer puis à battre des ailes, à parcourir quelques mètres en volant et à descendre sur des toits de plus en plus bas en évitant les antennes de télévision et le linge étendu sur les terrasses. Ses déplacements, bien que maladroits, duraient de plus en plus longtemps.

– S'il découvre qu'il peut planer, on est foutus, on ne pourra jamais l'attraper, dit un camarade du GAP.

Cette année-là, l'été s'annonçant précoce dans la capitale chilienne, la température avoisinait les trente degrés et il ne soufflait pas la moindre brise. Santiago, le condor en fuite, tentait de s'élever à chacune de ses tentatives de vol, il battait des ailes avec énergie pour relever le défi du ciel diaphane mais il perdait de la hauteur et, moitié volant moitié sautant, s'éloigna d'une dizaine de pâtés de maisons vers le sud, en direction des quartiers pauvres aux habitations basses construites de bric et de broc.

Les quatre membres du GAP et Aconcagua toujours furieuse dans sa boîte le suivaient dans la Fiat 125, s'arrêtaient, regardaient au-dessus des maisons, le voyaient s'élever de nouveau et continuaient leur poursuite. Soudain, ils le virent descendre non pas sur un toit mais dans la cour d'une habitation.

Trois d'entre eux descendirent de voiture, l'autre resta veiller sur le véhicule et sur l'irascible Aconcagua, et ils frappèrent à la première porte.

– Bonjour, madame, pouvons-nous entrer dans votre cour ? dit l'un.

– Bonsoir. Pourquoi voulez-vous entrer dans ma cour ?

La femme avait raison, il était près de deux heures de l'après-midi. Ils avaient perdu pratiquement quatre heures depuis que le condor s'était échappé.

– Nous cherchons un petit oiseau qui semble s'être posé dans votre cour.

La femme les laissa entrer mais, dans la cour, il n'y avait qu'un chien en train de dormir sous un prunier.

Pas de chance non plus dans la deuxième maison où ils trouvèrent seulement des géraniums en pots, mais quand ils frappèrent à la cinquième porte, le bruit selon lequel quatre types en costume-cravate prétendaient chercher un petit oiseau avait déjà couru.

Les trois membres du GAP se virent entourés d'un groupe à l'air menaçant et, même s'ils étaient armés, ils regrettèrent de ne pas avoir demandé de l'aide.

– Eh, les flics, un moment. Vous cherchez qui et pourquoi ?

Ils mirent une bonne heure à les convaincre qu'ils n'étaient pas des flics, qu'ils n'appartenaient pas à la Criminelle et qu'ils poursuivaient effectivement un oiseau, un volatile qui a des plumes, vole et pond parfois des œufs. Les types, pas très convaincus, décidèrent finalement de les accompagner dans leurs recherches.

– Pour savoir quel oiseau chercher, c'est quelque chose comme un canari ? demanda l'un d'eux.

– Il est plus gros et il pue, répondit un membre du GAP plutôt agacé. Ces hommes s'étaient préparés à affronter des situations difficiles, dangereuses, pleines d'émotions fortes où il ne fallait pas perdre son calme ni son sang-froid. Pourtant, ce qu'ils virent en visitant la onzième maison leur coupa le souffle, avec l'impression d'avoir une balle de tennis dans la gorge.

Une vieille femme tenait le corps inerte de Santiago par les pattes, le plongeait dans une bassine d'eau chaude avant de le plumer avec l'aide d'un enfant.

– Il est venu de lui-même. Ce dindon est un cadeau de Notre Seigneur Jésus-Christ, dit-elle.

– Ce n'est pas un dindon, vieille bourrique. C'est un condor, un condor ! murmura un membre du GAP au bord des larmes.

La suite n'est jamais arrivée aux oreilles de Fidel Castro, ni d'Allende, ni du service de renseignement cubain, ni du ministère des Affaires étrangères chilien, ni des autres membres du GAP qui escortaient le président et son hôte révolutionnaire. Après une réunion d'urgence dans la Fiat 125 en endurant la puanteur de l'irascible Aconcagua qui ne cessait de donner des coups de bec dans la boîte en carton, les quatre membres du GAP retournèrent dare-dare au zoo, poussèrent un soupir de soulagement en apprenant l'existence d'un autre jeune condor mâle, convainquirent le directeur qu'il s'agissait d'éviter un incident diplomatique, enfermèrent Santiago II avec Aconcagua et partirent à toute vitesse pour l'aéroport.

– Ces oiseaux sont affreux, camarades, moches à faire peur, putain ! s'écria l'un des vétérinaires cubains chargés de recevoir les jeunes condors, et les quatre

membres du GAP sentirent que les liens de fraternité révolutionnaire cubano-chilienne étaient sur le point de se briser.

Le lendemain 4 décembre 1971, l'appareil de Cubana Aviación transportant le commandant Fidel Castro, la délégation caribéenne et les deux jeunes condors décolla en direction de l'île.

Santiago II et Aconcagua devinrent les hôtes célèbres du zoo de La Havane. Un système sophistiqué d'air conditionné de fabrication soviétique qui fonctionnait parfois oui et parfois non maintenait une température andine dans la vaste cage qui les abritait.

Les condors grandirent, atteignirent l'âge adulte mais, malgré les commodités de leur habitat, les savoureuses bestioles décomposées qu'ils mangeaient et l'air des Caraïbes capable de réveiller toutes les passions, Santiago II ne regardait pas Aconcagua et elle ne manifestait aucune intention de le séduire.

Au milieu de l'indifférence mutuelle des deux oiseaux, les années passèrent. Le coup d'État fasciste du 11 septembre 1973 mit fin à la démocratie chilienne, à la vie du président Allende, à celle de nombreux membres du GAP qui se battirent à ses côtés à La Moneda et de beaucoup, de trop de Chiliennes et de Chiliens.

Mais quelque chose se produisit fin 1999. Était-ce l'émotion de vivre la fin d'un millénaire ou simplement l'avènement du nouveau siècle ou encore la musique festive contenue dans l'air sensuel des Caraïbes, quoi qu'il en soit, les responsables du zoo de La Havane sautèrent de joie un beau matin : Aconcagua avait pondu un œuf, un bel œuf de condor, et Santiago II, les ailes déployées, la couvrait au cours d'une cérémonie d'érotisme andin évoquant montagnes enneigées et glacées, plutôt incompréhensible pour les Cubains amateurs de corps très légèrement vêtus.

En 1999 l'économie de l'île se remettait à peine de la pénurie de la “période spéciale”, et le zoo de La Havane ne garantissait pas qu'Aconcagua puisse couver cet œuf dont on espérait la naissance du premier condor cubain. La sagesse imposa donc de le transporter dans un lieu plus adapté à sa nature.

Ce fruit de l'amitié cubano-chilienne et des efforts des camarades du GAP qui avaient remplacé le malheureux Santiago I, gardant soigneusement le terrible secret de sa fin indigne sous forme de dindon rôti, fut confié au zoo de Buenos Aires. Dans la capitale argentine il fut reçu par les responsables d'un programme de protection du condor, oiseau magnifique en danger d'extinction.

L'œuf fut couvé artificiellement et le 17 mai 2000, le poussin rompit la coquille et reçut comme une caresse l'air argentin sur son maigre plumage.

On baptisa le jeune condor du nom le plus illustre : Che.

Che fut élevé en compagnie de deux condors en peluche pour qu'il s'habitue à la présence de ses semblables, reçut l'alimentation adéquate, se transforma en un superbe oiseau géant au plumage noir et blanc, au cou majestueux orné d'un collier de plumes blanches. Sa crête rouge couronnant sa tête soulignait son rang de commandant des hauteurs andines.

En octobre 2001 Che était un fort et bel exemplaire de condor né et élevé dans le zoo de Buenos Aires. Il souhaitait prendre son envol et les responsables du programme de protection de cette majestueuse espèce d'oiseau des Andes décidèrent de l'emmener au Chili avec sept autres jeunes condors nés dans les mêmes conditions.

Che, le condor chilien, cubain et argentin fut lâché sur les flancs de la cordillère, à Yerba Loca, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Santiago. Avant de le laisser s'envoler, on l'équipa d'un émetteur afin de connaître ses déplacements et, avec ses sept camarades, il déploya ses puissantes ailes, courut et s'éleva jusqu'aux cimes entourant le Cajón del Maipo. Che planait, porté par les courants d'air dans le silence solennel du ciel. Son vol était le symbole de l'Amérique latine, la liberté sans limites ni frontières, le défi d'un continent qui veut voler avec pour seule force le courage de le faire.

Il vola librement pendant presque un an jusqu'au jour où son imposante silhouette se trouva dans la ligne de mire d'un lâche, d'un misérable plein d'alcool et de haine envers ce que Che symbolisait, tout comme en 1967 quand Mario Terán, un autre lâche, ivre de haine, pointa son fusil sur l'autre Che, le commandant Ernesto Che Guevara, emprisonné et blessé dans une petite école rurale de La Higuera, en Bolivie, au cœur de l'Amérique latine. Il utilisa son arme méprisable et le vol de Che se brisa dans le ciel infini des Andes.

Che, le condor chilien, cubain et argentin fut assassiné le 20 août 2002. Certes, il reste un énorme vide dans le ciel, il nous manque quelque chose et c'est douloureux, mais son vol n'a pas de fin, il continue de planer dans les hauteurs comme la fière vigie du destin latino-américain, car un être du nom de Che peut tomber mille fois, il se relève mille autres fois et vole, vole toujours, toujours, toujours.

Le déserteur

À la mémoire d'Agustín Carrillo "Gonzalo",
avec qui j'ai partagé des années de rêves rebelles.
Il est tombé en Bolivie, en 1969.
C'était un guérillero de l'ELN, l'Armée de libération nationale.

Le déserteur est jeune et il sait qu'on le recherche sans relâche pour ces deux raisons et aussi pour une autre : il a été témoin de trois assassinats.

Il est là, accroupi devant les braises d'un feu qui réchauffe à peine ses os. Il ne ressent pas la faim. Tant que la boule de coca enflera ses joues et que le jus vert de l'alcaloïde endiguera le cours des heures, il ne sentira pas la malédiction de son ventre vide. S'il n'avait pas déserté, il aurait la panse bien remplie, un anorak de l'armée nord-américaine le protègerait du froid andin et les rations en boîte remplaceraient les feuilles de coca, mais il est originaire d'Oruro, fils et petit-fils de mineur, et sait donc que l'homme ne naît pas seulement pour manger, dormir et chier. Voilà pourquoi il a déserté il y a un peu plus de cinq mois et voilà pourquoi il est là maintenant et observe les trois hommes qui viennent d'arriver en maudissant eux aussi le froid andin.

– On va bientôt partir, dit celui qui semble être le chef.

– Dès la tombée de la nuit, murmure un autre.

– Bon, on a quelques heures de repos, déclare le troisième.

Le déserteur les regarde en silence. Il sait qu'il peut leur faire confiance bien qu'ils ne soient pas du coin, ils ne connaissent pas encore les bienfaits de la coca car ils recrachent les feuilles après les avoir à peine mises dans la bouche et ils respirent parfois à fond comme pour remplir leurs poumons du souvenir de l'air généreux en oxygène de leur région.

– Alors, tu étais là-bas, demande le chef.

– Oui, j'étais là-bas, répond le déserteur avec assurance.

– Pendant qu'on attend, raconte-nous comment ça s'est passé. Plus on en saura, mieux ça vaudra. Chacun de nous doit être la copie d'un livre qui répète la même histoire, dit un autre.

Pour entretenir les braises, il ajoute quelques brindilles et, pour entretenir la flamme de sa détermination, il attise le feu de sa mémoire. Voilà ce que fait le déserteur.

C'était le 8 octobre, vers deux heures trente de l'après-midi. Nous étions quatre soldats de la compagnie “B” des rangers sous les ordres du caporal Balboa. Par peur, on s'était réfugiés dans le ravin de Yuro pour s'éloigner de la fusillade. Alors, on est soudain tombés sur les deux combattants. L'un d'eux – on a appris ensuite qu'il s'appelait Simón Cuba – portait un autre guérillero, blessé à la jambe, qui avait du mal à respirer. Les deux avaient leur fusil en bandoulière. Celui du blessé était un Garand M2 au canon tordu, totalement inutile, mais l'homme l'avait pendu à son épaule comme un animal mort. On s'est cachés en priant pour ne pas être vus. Ces hommes étaient des criminels, ils avaient fait l'expérience de la guerre en Afrique et au Viêtnam, ne respectaient pas les prisonniers et tuaient pour le plaisir de tuer. Les officiers yankees nous l'avaient affirmé.

Ils ne nous ont pas découverts et, se croyant seuls, ils ont décidé de descendre une pente très escarpée, presque verticale, d'une soixantaine de mètres.

En les voyant collés au rocher, le caporal Balboa a retrouvé son courage et nous a donné l'ordre d'attaquer.

Ces hommes n'avaient pas la moindre chance de fuir ni d'utiliser leurs armes. Le fusil de Simón Cuba avait seulement deux balles dans le chargeur et l'autre était hors d'usage. On les a entourés ; Balboa leur a ordonné de lever les bras et a voulu donner un coup de crosse au blessé. Alors Simón Cuba a crié :

– C'est le commandant Guevara, putain, et vous allez le respecter !

On s'est regardés, Encina, Choque, Balboa et moi. On avait capturé Che Guevara et on n'arrivait pas à bouger. Le blessé nous a longuement regardés dans les yeux, un par un, puis il a haussé les épaules.

Le soldat Choque a trouvé un filet de voix et lui a dit en montrant une grosse pierre :

– Vous êtes blessé, monsieur, vous ne voulez pas vous asseoir ?

Le Che n'a pas répondu. Il a mis la main dans la poche de son treillis sale et déchiré, a sorti un paquet de cigarettes Astoria et a offert une tournée que nous avons timidement acceptée. C'était les cinq dernières. Ensuite il a fait une boule

avec le paquet vide et l'a jetée au milieu des arbustes. Je me suis dit : putain, je suis en train de fumer avec Che Guevara !

En donnant du feu à Balboa, il lui a demandé s'il était à la tête du groupe.

– Affirmatif, monsieur, a répondu le caporal.

– Et comment tu t'appelles ?

– Caporal Nicomedes Balboa Huayllas, pour vous servir.

– Un joli nom pour un commandant guérillero.

– Merci, monsieur, mais je dois tout de suite prévenir le capitaine Prado que nous vous avons capturé. Veuillez nous remettre le pistolet que vous portez à la ceinture.

C'est à moi qu'il l'a donné. C'était un Walter PPK neuf millimètres et il était couvert de boue. Je lui ai montré la crosse vide, sans le chargeur.

– Il est déchargé, je le sais. Pourquoi crois-tu que vous avez pu me prendre vivant, a dit le Che avec des yeux tristes et sérieux.

Nous sommes restés là un peu plus d'une heure, sans parler, à regarder le commandant guérillero donner de petites tapes amicales à son compagnon qui gardait la tête basse en pensant au sort qui les attendait, puis le capitaine Gary Prado est arrivé avec un détachement de rangers.

– Qui êtes-vous ? a-t-il demandé à Simón Cuba.

– “Willy”, lui a-t-il répondu, car c'était son nom de guerre.

– Et vous ?

– Commandant Ernesto Guevara. N'ayez pas peur, lui a-t-il dit en le regardant droit dans les yeux.

Le capitaine Prado a fait mine de le frapper au visage mais le Che n'a pas bronché et a continué à le fixer. L'officier a reculé, lui a ordonné de lui montrer sa main gauche et cet homme aux yeux marron clair, aux cheveux longs presque cuivrés, à la longue barbe clairsemée, portant un béret noir avec une étoile en laiton, un uniforme en loques, une veste bleue à capuche, la poitrine à demi nue car son treillis n'avait plus de boutons, s'est exécuté et nous avons tous vu la cicatrice qui l'identifiait sur le dos de sa main gauche.

– Ligotez-le, a ordonné le capitaine Prado.

On lui a obéi et on a commencé à descendre vers La Higuera.

Le Che boitait. La blessure par balle de sa jambe droite avait taché de sang son pantalon mais il semblait ignorer la douleur. Il nous fallait encore marcher un kilomètre quand nous avons rencontré des soldats blessés qui attendaient les secours.

– Capitaine, je suis médecin. Permettez-moi de leur donner les premiers soins. Dans le sac de Willy il y a du désinfectant pour les plaies, a dit le guérillero.

– Non. C'est vous qui êtes responsable de ces blessures, a répliqué le capitaine.

– C'est la guerre, a répondu le Che, et il a continué à marcher.

Arrivés à La Higuera, nous avons fait une courte halte. Le capitaine Prado a offert au Che une de ses Pacific, mais il l'a refusée. Alors je me suis approché et j'ai glissé entre ses lèvres une de mes Astoria car, un moment plus tôt, il avait partagé avec nous ses dernières brunes. Il m'a regardé dans les yeux, la cigarette au bec, et m'a demandé mon âge.

– J'ai vingt ans.

– Tu verras peut-être l'avenir pour lequel nous nous battons, a dit le guérillero.

C'est à ce moment-là que j'ai décidé de l'aider à s'enfuir.

On s'est remis en marche et on est entrés à La Higuera, un hameau de trente maisons en briques crues où vivaient pauvrement environ deux cents habitants, sans électricité, sans eau potable, entourés de solitude. Quelques paysans apeurés s'étaient approchés pour observer les guérilleros prisonniers, et deux officiers des rangers, le major Ayoroa et le colonel Senlich, nous attendaient sur la place. Ils ont aussitôt donné l'ordre d'emmener les détenus dans l'école.

Ils ont mis Simón Cuba dans une pièce où se trouvaient deux cadavres de guérilleros, “Olo” et “René”, et le Che dans une autre où, quelques minutes plus tard, est venu s'ajouter Pablo Chang “El Chino”, un combattant cubain rendu aveugle par une blessure au visage. Un soldat a délié les mains du Che qui, aussitôt, s'est penché sur les blessures de son compagnon.

Près de la porte de l'école, Ayoroa et Senlich ont ouvert le sac à dos du Che. Il contenait douze rouleaux de pellicule, de petites cartes corrigées à la main avec des crayons de couleur, une radio, deux livres de code, un cahier avec les messages envoyés et reçus, un autre à la couverture verte avec des poèmes et deux carnets où on reconnaissait l'écriture serrée du Che.

– Merde, il n'y a que de la merde, s'est écrié le colonel Senlich.

– Dans le sac de Willy, il y a quelques médicaments, distribuez-les à vos blessés et donnez-nous des analgésiques. Comme vous le voyez, j'ai une balle dans la jambe et elle me fait mal, la garce, a dit le Che.

Le colonel Senlich n'a pas répondu mais il a sorti une aspirine de la poche de sa vareuse et l'a jetée au prisonnier.

Pour des raisons de sécurité, les officiers ont décidé que personne ne devait s'approcher du guérillero et nous quatre qui les avions capturés étions chargés de les surveiller. Je me suis réjoui de cette décision, elle me donnait plus de possibilités de l'aider à s'enfuir. Le Che a nettoyé comme il a pu les yeux aveugles de son

compagnon, s'est occupé de sa propre blessure et, quand le caporal Balboa a voulu savoir s'il avait mal, il lui a demandé s'il parlait l'aymara.

– Oui. Mieux que l'espagnol, a répondu le caporal.

– C'est une très belle langue, je n'ai malheureusement pas eu le temps de l'apprendre. Un jour, la Bolivie sera une nation bilingue, a pensé à haute voix le guérillero.

Les heures ont passé très lentement. Les ombres ont commencé à descendre des montagnes et avec elles le froid des nuits andines. Les deux officiers et le capitaine Prado sont revenus avant neuf heures. Ils ont voulu l'interroger mais le Che a refusé de répondre à leurs questions. Furieux, le colonel Senlich l'a pris par les cheveux :

– Et si on commençait par vous raser ?

Le Che lui a donné une bourrade dans la poitrine qui a failli le faire tomber.

Indigné, le colonel a ordonné aux deux officiers de lui attacher les bras dans le dos. J'ai cru qu'il allait le frapper mais il n'a pas osé. Sans trop s'approcher, il s'est contenté de lui prendre sa montre et les deux vieilles pipes glissées dans la poche de son pantalon. Le butin dans les mains, Senlich a annoncé qu'il se rendait au poste de commandement et m'a désigné pour lui servir d'escorte. J'ai obéi parce que je ne pouvais pas faire autrement. On est arrivés dans un magasin de l'armée américaine où il m'a indiqué plusieurs boîtes de rations de combat de l'US Army.

– Ouvre celles avec du blanc de dinde et de la compote de pommes et mange quelque chose toi aussi. On ne peut pas faire la guerre l'estomac vide.

J'en ai ouvert deux ; je lui en ai servi une et j'ai dévoré la deuxième dans la boîte même. Je me suis dit que j'aurais besoin de toutes mes forces pour libérer le Che.

Là-dessus le capitaine Prado est entré, un papier à la main.

– Message urgent, mon colonel.

Senlich l'a lu tout en mangeant.

– Che Guevara a été condamné à mort. Cela s'applique, je suppose, aux deux autres, a-t-il dit la bouche pleine.

– Le major Ayoroa cherchera des volontaires pour les exécuter, a déclaré le capitaine Prado.

– Distribuez de l'alcool aux hommes de votre compagnie. Ces foutus Indiens ont peur de ce terroriste. Toi, retourne à ton poste et pas un mot sur ce que tu as entendu, a-t-il ajouté en s'adressant à moi.

De retour à l'école de La Higuera, j'ai vu qu'ils avaient renforcé la surveillance. Il y avait trois piquets de gardes, chacun armé de sa mitraillette calibre 30. Utiliser les armes pour sortir de là était impossible.

À l'intérieur de l'école, j'ai trouvé deux hommes à côté des prisonniers. C'était le sous-lieutenant Toti Aguilera et le sous-officier Carlos Pérez Gutiérrez. Ils se préparaient à faire passer Chang el Chino dans la pièce contiguë où se trouvaient Simón Cuba et les deux guérilleros morts.

Le combattant aveugle a serré les bras du Che :

– Le plus grand honneur de ma vie c'est de m'être battu sous vos ordres, commandant.

Ils l'ont emmené brutalement. Le Che s'est assis sur un banc en silence.

– Vous pensez à l'influence de la lune sur la taille des pommes de terre ? lui a demandé le sous-lieutenant Aguilera.

– Non. Je pense à l'immortalité de la révolution qui fait si peur aux gens que vous servez.

– Attache-lui les mains dans le dos, a ordonné le sous-lieutenant, et Carlos Pérez Gutiérrez s'est empressé d'obéir en utilisant la ceinture du prisonnier. Après quoi il l'a pris par les cheveux pour l'obliger à s'asseoir par terre et lui a craché au visage.

Le Che en a fait de même et lui a balancé son pied gauche dans l'entrejambe. Carlos Pérez Gutiérrez s'est roulé par terre, il pouvait à peine respirer. L'arrivée soudaine de Julia Cortez, l'institutrice de La Higuera, a empêché qu'ils s'acharnent sur le prisonnier.

Elle lui apportait à manger, des *humitas* 5 que le guérillero a refusées d'un geste en lui indiquant qu'il avait les mains liées. Puis il l'a regardée dans les yeux avant de lui montrer le tableau.

– Savez-vous que le *e* de “*sé*” a un accent dans “*ya sé leer*” ? À Cuba il n'y a pas d'école comme celle-là, c'est sûr. Pour nous ce serait une prison. Comment les enfants des paysans peuvent-ils étudier ici ? Tout ça est antipédagogique.

– Notre pays est pauvre, a répliqué Julia Cortez.

– Mais les fonctionnaires du gouvernement et les généraux ont des Mercedes et beaucoup d'autres choses, n'est-ce pas ? Voilà ce que nous combattons.

– Vous êtes venu de très loin vous battre en Bolivie.

– Je suis un révolutionnaire et je suis allé dans différents endroits.

– Vous êtes venu tuer nos soldats.

– Écoutez, dans la guerre on gagne ou on perd, a conclu le Che.

L'institutrice s'est retirée et la nuit la plus longue, la plus triste, a commencé. Une nuit où j'ai senti comme beaucoup d'autres soldats la honte d'être des chiens au service de maîtres inconnus. Balboa essayait de nous faire taire mais Encina, Choque et moi avons parlé avec le prisonnier. Il nous a interrogés sur nos parents, leur métier, nos rêves. Son regard était serein, parfois il serrait les dents à cause de sa

jambe blessée et des crampes dues à ses mains liées dans le dos mais il ne se plaignait pas. J'ai décidé de le prévenir de ce qui l'attendait.

– Ils vous ont condamné à mort, commandant.

– Dans la guerre on meurt ou on tue. Vous êtes jeunes, vous et vos enfants verront ce monde pour lequel tant d'hommes sont tombés.

À l'aube, la relève a eu lieu et on a reçu l'autorisation de manger quelque chose de chaud. Près du feu sur lequel bouillaient les marmites de maïs, j'ai vu le capitaine Gary Prado, le sous-officier Mario Terán et le sergent Bernardino Huanca. Ces deux derniers étaient saouls, ils avaient beaucoup bu pendant toute la nuit et criaient que c'étaient eux qui étaient chargés d'exécuter les rebelles.

– Je ne crois pas qu'ils les tuent. Ils vont les emmener à La Paz pour les montrer à la presse. Les gringos ne sont pas idiots, a dit Balboa, et ses paroles m'ont donné un peu d'espoir. Je me suis donc assis par terre, le dos contre le mur, et j'ai été vaincu par la fatigue. Je suis tombé dans un profond sommeil où je me voyais aux côtés du Che avancer au milieu des montagnes pour rejoindre sa colonne de guérilleros.

Il était une heure et demie quand les coups de feu m'ont réveillé. Je me suis levé et j'ai couru jusqu'à l'école. Bernardino Huanca sortait d'une pièce en riant comme un fou. Il venait d'assassiner Simón Cuba et Chang el Chino. Mario Terán avait du mal à se tenir debout, il était adossé au chambranle de la porte de la salle occupée par le Che.

Je me suis approché le plus possible. Le guérillero était assis sur un banc les mains liées dans le dos.

– Bon, je… a bredouillé Mario Terán.

– Ne tournez pas autour du pot, je sais que vous allez me tuer, a dit le Che en se levant.

Terán, accoté au cadre de la porte, a levé son fusil.

– Tire, espèce de lâche. Tu vas tuer un homme, ont été les derniers mots du guérillero.

Terán a appuyé sur la gâchette et une première rafale dans les jambes a fait tomber le guérillero. La deuxième l'a atteint au bras, à l'épaule et au cœur.

Je me suis mordu les lèvres jusqu'au sang en répétant “*Hasta siempre, hasta siempre, comandante*” et puis j'ai commencé à marcher.

Personne n'a fait attention à moi. Les paysans se signaient et commençaient à l'appeler San Ernesto de La Higuera en aymara, les officiers se prenaient en photo devant le cadavre du Che, les soldats, effrayés, surveillaient les montagnes où ils croyaient distinguer une colonne vengeresse parmi les ombres. Personne n'a fait

attention à moi et, quand ils ont découvert ma désertion, j'étais déjà loin, très loin, en direction des montagnes…

Tête basse, les trois hommes ont écouté le récit du déserteur. L'un d'eux remue les tisons pour y jeter quelques pommes de terre sorties de son sac.

Le déserteur les recouvre de braises et de cendre brûlante et, quand un autre lui tend une bouteille de pisco et lui dit de boire un coup pour supporter le froid, il en verse d'abord quelques gouttes sur le sol :

– C'est pour la Pachamama.

– Oui, camarade, pour la Pachamama, dit le chef. On l'appelle “Sixto” mais son vrai nom est Tirso Montiel et, il y a encore quelques mois, il était capitaine dans les carabiniers du Chili.

– Aide-nous, Pachamama, ajoute celui qui s'est présenté sous le pseudonyme de “Julián” mais qui s'appelle en réalité Elmo Catalán. Quelques semaines plus tôt, il était journaliste à Santiago du Chili.

– Reposons-nous, un long chemin nous attend, conseille “Gonzalo”, qui se nomme en réalité Agustín Carrillo. Il a été le premier boxeur chilien à obtenir le titre de champion panaméricain des poids welters.

Le silence des Andes enveloppe les quatre hommes qui, à la tombée de la nuit, vont se mettre en route vers Cochabamba pour rejoindre les guérilleros de la colonne de Guido Peredo, plus connu sous le nom de “Inti”.

1. Sorte de pain d'épices indissociable des fêtes de Noël. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)
2. Équipe de football.
3. *Rayuela*, de Julio Cortázar.
4. *Historias de Cronopios y Famas*, de Julio Cortázar
5. Petits pains de maïs cuits à la vapeur.

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le vieux qui lisait des romans d'amour, 1992
Le Monde du bout du monde, 1993
Un nom de torero, 1994
Le Neveu d'Amérique, 1996
Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler, 1996
Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre, 1997
Journal d'un tueur sentimental, 1998
Yacaré/Hot Line, 1999
Les Roses d'Atacama, 2001
La Folie de Pinochet, 2003
Une sale histoire, 2005
Les Pires Contes des frères Grim (avec Mario Delgado-Aparaín), 2005
La Lampe d'Aladino et autres histoires pour vaincre l'oubli, 2009
L'ombre de ce que nous avons été, 2010
Histoires d'ici et d'ailleurs, 2011
Dernières nouvelles du Sud (avec Daniel Mordzinski), 2012
Histoire du chat et de la souris qui devinrent amis, 2013
Ingrédients pour une vie de passions formidables, 2014
Histoire d'un escargot qui découvrit l'importance de la lenteur, 2014

BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINE

Histoires d'amour d'Amérique latine
Présentées par Claude Couffon

Selva ALMADA
Après l'orage

Eugenia ALMEIDA
L'Autobus
La Pièce du fond

Federico ANDAHAZI
La Villa des mystères

José María ARGUEDAS
Yawar fiestaEl Sexto

Jaime AVILÈS
La Nymphe et le sous-commandant

J. BLANC , J. HOCQUENGHEM, Y. LE BOT ET R. SOLIS
La Fragile Armada (La marche des zapatistes)

Alfredo BRYCE -ECHENIQUE
Le Petit Verre de ces dames
Ne m'attendez pas en avril
Noctambulisme aggravé
L'Amygdalite de Tarzan
Guide triste de Paris
Le Verger de mon aimée

Horacio CASTELLANOS-MOYA
La Servante et le Catcheur

Ana CLAVEL

Les violettes sont les fleurs du désir

Mario DELGADO APARAÍN

La Ballade de Johnny Sosa

Une histoire de l'humanité

Les Pires Contes des frères Grim (avec L. Sepúlveda)

Pablo DE SANTIS

Le Théâtre de la mémoire

La Traduction

Le Calligraphe de Voltaire

Le Cercle des douze

La Soif primordiale

Crimes et jardins

Jesús DÍAZ

Les Paroles perdues

La Peau et le masque

Parle-moi un peu de Cuba

Les Initiales de la terre

Ramón DÍAZ -ETEROVIC

Les Sept Fils de Simenon

La mort se lève tôt

Les Yeux du coeur

La Couleur de la peau

L'Obscure Mémoire des armes

Le Deuxième Vœu

Alicia DUJOVNE-ORTIZ

L'Étoile rouge et le poète

Mauricio ELECTORAT

Sartre et la Citroneta

Jorge FRANCO

Melodrama

Santiago GAMBOA

Perdre est une question de méthode
Les Captifs du Lys blanc
Esteban le héros
Le Syndrome d'Ulysse
Nécropolis 1209
Prières nocturnes

Mempo GIARDINELLI
Fin de roman en Patagonie

Javier GONZALEZ RUBIO
T'aimer fut mon châtiment

Sylvia IPARRAGUIRRE
La Terre de Feu

Alejandro JODOROWSKY
L'Arbre du Dieu pendu
L'Enfant du Jeudi noir

Miguel LITTÍN
Le Voyageur byzantin
Le Bandit aux yeux transparents

Elsa OSORIO
Luz ou le temps sauvage
Tango
Sept nuits d'insomnie

Leonardo PADURA
Electre à la Havane
L'Automne à Cuba
Passé parfait
Le Palmier et l'Étoile
Vents de carême
Les Brumes du passé
L'homme qui aimait les chiens

Ángel PARRA
Mains sur la nuque

Alfredo PITA

Le Chasseur absent

Horacio QUIROGA

Contes d'amour de folie et de mort

AnacondaLes Exilés

Au-delàLe Désert

Sergio RAMÍREZ

Il pleut sur Managua

Pablo RAMOS

L'Origine de la tristesse

Encore cinq minutes María

Evelio ROSERO

Les Armées

Hernán RIVERA LETELIER

La reine Isabel chantait des chansons d'amour

Le Soulier Rouge de Rosita Quintana

Mirage d'amour avec fanfare

Les trains vont au purgatoire

Les Fleurs noires de Santa María

Le Virtuose

Malarrosa

Carlos SAMPAYO

L'année où le lion s'est échappé

Antonio SARABIA

Le Ciel à belles dents

Les Invités du Volcan

Luis SEPÚLVEDA

Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler

Journal d'un tueur sentimental

Le Monde du bout du monde

Le Neveu d'Amérique

Les Roses d'Atacama
Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre
Un nom de torero
Le vieux qui lisait des romans d'amour
La Folie de Pinochet
Les Pires Contes des frères Grim (avec M. Delgado Aparaín)
La Lampe d'Aladino et autres histoires pour vaincre l'oubli
L'ombre de ce que nous avons été
Histoires d'ici et d'ailleurs
Dernières nouvelles du Sud (avec D. Mordzinski)
Histoire du chat et de la souris qui devinrent amis
L'Ouzbek muet et autres histoires clandestines

Enrique SERNA
Quand je serai roi
Coup de sang

Karla SUÁREZ
Tropique des silences
La Voyageuse
La Havane année zéro

Paco Ignacio TAIBO II
Le Rendez-vous des héros
De passage
L'année où nous n'étions nulle part
Archanges
Ces foutus tropiques
Le Retour des Tigres de Malaisie

Amir VALLE
La Havane-Babylone